

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01065415 0

PQ

2201

B5B5

1902

18

T

LES BIENFAITEURS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de la Porte-Saint-Martin, le 22 octobre 1896.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

- BERNARD PALISSY, un acte en vers, en collaboration
avec M. GASTON SALANDRI. (*Épuisé.*)
MÉNAGES D'ARTISTES, comédie en trois actes.
BLANCHETTE, comédie en trois actes.
L'ENGRENAGE, comédie en trois actes.
LA ROSE BLEUE, comédie-vaudeville en un acte.
LES BIENFAITEURS, comédie en quatre actes.
L'ÉVASION, comédie en trois actes. (*Couronné par
l'Académie française.*)
L'ÉCOLE DES BELLES-MÈRES, comédie en un acte.
LE BERCEAU, comédie en trois actes.
RÉSULTAT DES COURSES, comédie en six tableaux.
LES TROIS FILLES DE M. DUPONT, comédie en quatre
actes.
LES REMPLAÇANTES, pièce en trois actes.
LA ROBE ROUGE, pièce en quatre actes. (*Couronné
par l'Académie française.*)
LES AVARIÉS, pièce en trois actes. (*Interdite par la
censure.*)
PETITE AMIE, pièce en quatre actes.
-

MONSIEUR DE RÉBOVAL, comédie en quatre actes (non
publique).

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

BRIEUX

LES

BIENFAITEURS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

— TROISIÈME ÉDITION —



PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, 27

—
1902

PERSONNAGES

VALENTIN SALVIAT	MM. CONSTANT COQUELIN.
ROBERT LANDRECY	DESJARDINS.
FÉCHAIN.	L. PÉRICAUD.
ESCAUDAIN	JEAN COQUELIN.
PLUVINAGE	GRAVIER.
HENRI CLERMONT	ROZENBERG.
MONSIEUR MARCEL PECQUET.	RAMY.
MICHEL MOUTIER	BOURGEOIS.
LÉON CHENU	RATINEAU.
PARDIGON	DEROY.
MANDOUL	LESSUOR.
ROUTOT	CARTEREAU.
CHATEL	CERIZÉ.
JEAN, domestique	MALLET.
PAULINE LANDRECY.	Mmes MARGUERITE BARETTY.
GÉORGETTE	MAILLE. .
CLARA	BLANCHE MIROÏR.
CATHERINE BOURLON.	ARLETTE.
MADAME LE CATELIER	BOUCHETAL.
MADAME PAILLENCOURT	KERWICH.
MADAME PECQUET.	PATRY.
MADAME GUERLOT	MARSA.
MADAME AUBIGNY.	BÉRYL.
MADAME RONCHERONNES.	DUMESNIL.
MADAME DESTOURMEL	DUPEYRON.
MADAME ORSEL	NAUDY.
ROSA MAGLOIRE.	J. GIESZ.

En province, aux environs d'une ville industrielle, de nos jours.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. PÉRICAUD,
au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

A LA MÉMOIRE

DE

JEAN-MARIE GUYAU

Philosophe et poète

Mort à l'âge de trente-trois ans, le 31 mars 1888

« Je suis bien sûr que ce que j'ai de meilleur en moi
» me survivra. Non, pas un de mes rêves peut-être ne sera
» perdu ; d'autres les reprendront, les rêveront après moi ,
» jusqu'à ce qu'ils s'achèvent un jour. C'est à force de
» vagues mourantes que la mer réussit à façonner sa grève,
» à dessiner le lit immense où elle se meut. »

Jean-Marie GUYAU.

LES BIENFAITEURS

ACTE PREMIER

Un salon simplement meublé, gai, clair.

Décor en angle. On ne voit que deux des murs du salon. Le plus grand à droite.

A gauche, 2^me plan, une porte-fenêtre. Au 1^{er} plan et devant cette porte-fenêtre, une table. Un timbre sur la table. Entre la table et la rampe, une chaise. De l'autre côté de la table, un fauteuil et une chaise. Une chaise entre la table et le mur. Deux chaises après la fenêtre.

A droite, 1^{er} plan, une porte ; 2^me plan, une cheminée. Entre la porte et la cheminée, une chaise.

Devant la cheminée, face au public, un fauteuil et une chaise. 2^me plan, une bibliothèque, une chaise devant. Au fond, porte.

Entre la porte et la bibliothèque, un guéridon.

Aux murs, des dessins industriels sous verre. La photographie d'un groupe d'ouvriers. Un portrait de Tolstoï. Fleurs.

Aucun accessoire n'est peint sur les murs. Les portes sont munies de serrures.

Menus objets (photographies, fleurs, albums, livres, journaux).

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGETTE, vingt ans, *puis* HENRI, vingt-cinq ans.

HENRI, *entrant très gai et prenant les deux mains de Georgette.*

Bonjour!... Je dîne ici !

GEORGETTE

Oui.

HENRI

Vous le saviez ?

GEORGETTE

Mon oncle avait dit hier soir qu'il vous inviterait.

HENRI

Ce matin, à l'usine, j'étais allé jusqu'à son cabinet où le garçon me répondit que « Monsieur l'Ingénieur » était sorti. Mais Landrecy est venu tantôt, dans mon laboratoire, me rapporter deux volumes de Tolstoï, et il m'a dit : « Vous dînez à la maison ce soir, n'est-ce pas ? » — Moi, j'ai accepté tout de suite. (*Ils rient tous les deux.*)

GEORGETTE

Vous avez bien fait.

HENRI

C'est la troisième fois cette semaine... Et cela tombe bien, justement le jour où les bureaux ferment à quatre heures à cause de la fête du pays... Je voulais rentrer avec Landrecy, mais il était en grande conférence avec le patron... Cela m'a contrarié.

GEORGETTE

Vrai ?

HENRI, *souriant.*

Non... Parce que... Même, j'ai fait semblant de ne pas voir votre tante, dans le jardin... et je suis venu tout droit ici, pensant bien vous trouver seule.

GEORGETTE

Vous voulez me dire quelque chose ?

HENRI, *après un silence.*

... Non. (*Ils se regardent et se mettent de nouveau à rire.*)

GEORGETTE

Qu'est-ce que vous avez à rire comme cela ?

HENRI

Moi ? Rien. Et vous ?

GEORGETTE

Rien non plus.

HENRI

Je suis heureux... si heureux, qu'il faut que je rie... Et c'est tellement doux, ce bonheur, et... tellement fort... que je me mettrais à pleurer, si je ne riais pas.

GEORGETTE, *troublée.*

Voyez-vous ça !...

HENRI

Écoutez, Georgette... Oui, j'ai quelque chose à vous dire... Tous les matins, je me jure que ce sera pour le jour même, et je n'ose jamais.

GEORGETTE

C'est quelque chose... qui me concerne ?...

HENRI

Oui... Je... Je vous...

GEORGETTE, *doucement.*

Ne le dites pas...

HENRI

Pourquoi ?...

GEORGETTE, *les yeux baissés, bas.*

Je l'ai bien deviné.

HENRI

Et vous?... Vous...

GEORGETTE

Chut!... *(Elle lui donne sa main. Henri l'attire doucement et l'embrasse. Entre Pauline par la droite.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, PAULINE, trente-cinq ans.

PAULINE

Eh bien ?

GEORGETTE, *se séparant brusquement.*

Ah ! *(Elle va se jeter dans les bras de Pauline en pleurant.)* Je te demande pardon...

HENRI

C'est moi, madame, qui...

PAULINE

C'est vous qui l'avez embrassée?... Mais, monsieur Henri, je l'espère bien !...

GEORGETTE

Je te demande pardon... pour nous deux...

PAULINE, *souriant.*

Mais c'est que... c'est très grave...

GEORGETTE, *pleurant toujours.*

Nous allions aller te le dire...

PAULINE

Vous alliez me le dire... quoi?... *(Très doucc.)* Allons, ne pleure pas comme ça...

GEORGETTE

Non, ma tante.

PAULINE

Faites voir votre figure, mademoiselle.

GEORGETTE

Oui, ma tante.

PAULINE

Puisque « vous alliez venir me le dire », je vous écoute... (*Elle sourit.*)

GEORGETTE, *riant, va l'embrasser.*

Ma bonne petite tante...

HENRI

Madame... (*Il lui prend la main de l'autre côté, puis, comme il voit Pauline sourire, il ajoute tendrement :*) Ma bonne petite tante!...

PAULINE

Mes enfants!... (*Elle se dégage.*) Allons, c'est pardonné.

HENRI

Georgette... (*Il va pour l'embrasser.*)

PAULINE

Eh bien ! Eh bien !... Asseyez-vous là. (*Elle indique à Henri la chaise tout à fait à gauche.*) Toi, là. Moi, ici. (*Elle s'assied.*) Et causons. (*Georgette et Henri font quelques gestes, mais ne trouvent rien à dire.*)

HENRI, *prenant son parti.*

Madame Landrecy, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Georgette.

PAULINE

A la bonne heure. Aux gants blancs près, c'est correct. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. Bien qu'elle nous appelle oncle et tante, Georgette,

vous le savez, n'est que notre cousine, et elle dépend de son tuteur, qui est mon mari. C'est à lui que...

HENRI

Jamais je n'oserai...

PAULINE

Il faudra bien.

HENRI

Ensuite, consentira-t-il ?

PAULINE, *souriant.*

Je tâcherai de le décider. Nous lui en parlerons dès ce soir... Mais pourquoi n'est-il pas rentré avec vous ?

HENRI

Le patron l'a fait demander au moment de la fermeture des bureaux. Il y a eu, dans le service de Landrecy, je ne sais quelle histoire, à propos d'un ouvrier...

PAULINE

Ah !

GEORGETTE, *se levant.*

... Alors, toi, ma tante, tu consens ?

PAULINE, *se levant aussi.*

Dame ! Il est travailleur, tu es économe, vous êtes bons tous les deux et tous les deux également pauvres : vous avez tout ce qu'il faut pour faire un excellent ménage.

HENRI

Mais... Landrecy ?

PAULINE

Il vous aime beaucoup... Et puis, personne ne voudrait de Georgette... (*Mouvement d'Henri. Riant.*) Mais non !... elle n'a pas de dot, et vous savez comment on appelle notre maison : la maison des fous.

HENRI

Oui, parce que Landrecy, vous et Georgette, vous donnez tout ce que vous avez aux pauvres, parce que vous êtes tous trois des exaltés de la charité.

GEORGETTE, *riant*.

Oh ! c'est surtout parce que nous gardons Clara.

PAULINE

Certes, elle est mal polie et malpropre ; mais si nous la chassions, elle ne trouverait à se placer nulle part... N'importe, nous passons pour fous, et il n'y a que vous, atteint de la même folie, qui puissiez désirer entrer dans notre famille. Votre amitié pour mon mari est basée sur cette commune passion de la pitié...

HENRI

Oui... Nous nous sommes reconnus dans l'usine, à je ne sais quel signe mystérieux. Nous avons échangé des idées, timidement d'abord, puis nous nous sommes prêté les livres de nos auteurs aimés ; et comme j'étais seul sur la terre, je lui ai donné, à lui et à... et à vous deux, sans réserve, toute mon affection.

GEORGETTE

Ce qui vous a valu d'être considéré comme aussi fou que nous-mêmes.

HENRI

Et je suis heureux d'être pris de cette folie, qui me vaut tant de joies.

PAULINE

N'est-ce pas ? C'est si bon de faire le bien, que j'ai parfois envie de dire merci à ceux qui se croient mes obligés. Ah ! l'on peut rire autour de nous et nous considérer comme des originaux, comme des êtres excep-

tionnels ; mon bonheur est de ceux que les railleries n'atteignent point. Et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas pouvoir faire mieux et plus. (*Un soupir.*) Ah ! si nous étions riches !

GEORGETTE

Oui... si nous étions riches !... à centaines de millions !

PAULINE, *riant.*

Comme l'est mon frère...

HENRI, *debout.*

Votre frère ?...

PAULINE, *allant à lui.*

C'est une plaisanterie... J'ai un frère, en effet, Valentin Salviat, qui court le monde depuis l'âge de treize ans... Il a fait tous les métiers. J'ai eu de ses nouvelles de temps en temps, lorsqu'il avait trop besoin d'argent. Depuis dix ans, cependant... quinze, même, je n'entendais plus parler de lui, lorsque, l'autre jour, j'ai reçu une lettre du maire de Mauriac, en Auvergne, d'où est ma famille. Mon frère demandait mon adresse, prétendant qu'il était riche à dizaines de millions...

HENRI

Et depuis ?

PAULINE

Rien... Je m'attends à le voir arriver d'un jour à l'autre, sans métier, et sans le sou, en me racontant je ne sais quelle histoire extraordinaire comme il m'en a souvent servi... On le recevra de son mieux... Ah ! voici mon mari ! (*Entre Landrecy, par le fond.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LANDRECY

PAULINE

Ah ! te voilà !... (*Il l'embrasse.*)LANDRECY, à *Georgette.*

Bonsoir...

GEORGETTE

Bonsoir, mon oncle. (*Baisers.*)LANDRECY, *une poignée de main à Henri.*

Ça va, depuis tantôt ?

HENRI

Ça va. Et vous ?... Quoi de neuf, à l'usine ?

LANDRECY

... Une grosse nouvelle. J'ai donné ma démission.
(*Mouvement.*)

PAULINE

Hein ?

LANDRECY

J'ai donné ma démission.

HENRI

Ce n'est pas possible.

PAULINE

A propos de quoi ?

LANDRECY, à *Henri.*

Vous savez, Berchot... l'ouvrier de la chaufferie...

HENRI

Le socialiste ?

LANDRECY

C'est cela même. Le patron a voulu le renvoyer, parce qu'il faisait de la propagande.

PAULINE

Le patron a bien le droit de se défendre.

LANDRECY

Avant tout, l'ouvrier a le droit au travail.

PAULINE

Mais il n'a pas le droit de faire du mal à qui l'emploie.

LANDRECY

Enfin, que j'aie eu tort ou raison, j'ai pris parti pour Berchot, j'ai discuté avec le patron, je me suis emporté, et, ne croyant pas qu'il me prendrait au mot, je lui ai dit que si Berchot partait, je parterais. Il était en colère, lui aussi, et il m'a fait préparer mon compte. Voilà. Heureusement, je n'ai que l'embarras du choix pour retrouver une situation au moins équivalente.

PAULINE

Heureusement.

LANDRECY, *avec bonne humeur.*

Lorsque l'on saura que j'ai sacrifié ma position à la défense d'un ouvrier, c'est là qu'on dira encore que nous sommes des fous!

PAULINE

C'est le nom que les égoïstes donnent à ceux qui ne le sont pas.

HENRI

Vous savez que l'usine d'électricité de Bordin est fermée?

LANDRECY

D'aujourd'hui, je le sais... Ah! si j'avais des capitaux!

HENRI

Il ne nous en faudrait guère, cependant, pour...

LANDRECY

Et quelle fortune!...

PAULINE

Comment?

LANDRECY, à Henri.

Faut-il lui dire...?

HENRI

Certes!

LANDRECY

Eh bien, voilà... On cherche depuis longtemps le moyen d'emmagasiner la force. Cela permettrait à un grand nombre d'ouvriers qui s'abrutissent dans les usines de travailler chez eux. La femme, tout en surveillant le ménage, en soignant ses enfants; qu'elle pourrait conserver auprès d'elle, aiderait son mari. Ce serait le foyer reconstitué pour cent mille familles, peut-être. Ce serait comme s'il pleuvait du bonheur sur les misérables. L'homme sauvé de l'alcoolisme, la femme de la débauche, l'enfant des mauvais exemples... Or, il y a un moyen d'emmagasiner la force : c'est l'accumulateur électrique léger et durable. On le cherche depuis longtemps. Henri et moi nous l'avons trouvé.

HENRI

C'est vous, surtout.

LANDRECY

Allons donc! Est-ce que je suis chimiste, moi?... Est-ce que j'aurais imaginé votre pile?...

HENRI

Ne nous disputons pas... nous n'avons pas l'usine.

LANDRECY

Hélas!... Si nous l'avions!... Je montrerais ce que doit être un patron... Si tu savais comme les ouvriers vous sont reconnaissants de la moindre chose qu'on fait pour eux!...

PAULINE

Je le sais. Ce sont surtout ceux qui ne donnent rien qui se plaignent de l'ingratitude des pauvres.

LANDRECY

Les pauvres ! Il y a une tristesse, une grande tristesse : c'est que, souvent, ils ne nous comprennent pas. Tenez... tout à l'heure, comme je rentrais, j'ai vu un enfant de six ou sept ans qui allait, dans la rue, un litre de cidre dans les bras. Un gamin passe en courant, le bouscule et fait tomber le litre qui se brise. Ah ! si vous aviez vu ce petit !... Ce fut d'abord... Oui, je dis bien, ce fut de l'épouvante, puis il eut de gros sanglots.

GEORGETTE

Tu as naturellement...

LANDRECY

Vous allez voir... Je m'approchai de lui et je lui dis : « Tu as cassé le litre que tes parents t'avaient envoyé chercher... » Avant que j'aie eu le temps de finir, il fut pris d'une peur folle, leva le bras comme pour se garantir d'un coup et s'enfuit... (*Un temps.*) Ainsi, cet enfant acceptait qu'un étranger eût le droit de le battre pour un fait dont il n'était pas responsable ! Je fis quelques pas vers lui, car il s'était arrêté à peu de distance, comme un chien craintif ; mais il reprit sa course plus

fort, et je dus rester là, ma pièce de monnaie à la main, tout décontenancé, tout triste, sans pouvoir le secourir, sans même avoir pu lui faire comprendre que je lui voulais du bien. Cela m'a fait mal... très mal. Ah! ce malentendu qui sépare les pauvres de ceux qui voudraient les soulager, c'est cela qui est le grand malheur! (*Un silence.*) Et il était si joli, ce petit!

PAULINE, *simplement, mais avec un grand sentiment de bonté.*

Il aurait été tout aussi digne de ta pitié, mon ami, s'il avait été laid.

LANDRECY

C'est vrai.

GEORGETTE

Ce malentendu disparaîtra bien vite, lorsque l'on saura donner!... (*Entre Clara, la bonne, jeune, jolie et sale.*)

LANDRECY

On ne sait pas. Ceux qui font la charité ne savent pas la faire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CLARA

CLARA

Vlà une lettre... et pis les journaux... (*Elle les pose sur le guéridon, au fond.*)

PAULINE

Vous pourriez bien les apporter. (*Clara, sans répondre, sort. Pauline se lève et va chercher lettre et journaux.*) Cette fille est vraiment d'une impolitesse...

LANDRECY

C'est par ignorance... Si elle était aussi intelligente que nous, elle ne serait pas domestique, n'est-ce pas ?

PAULINE

C'est juste... Qu'est-ce que cette lettre-là ?

LANDRECY

D'où vient-elle ?

PAULINE, *sans colère.*

Oh ! ça, c'est trop fort... *(Elle sonne. Le timbre est sur la table.)*

LANDRECY

Quoi donc ?

PAULINE

On a coupé les timbres. *(Elle resonance.)*

LANDRECY

Fais voir.

PAULINE

Tiens... *(Elle sonne de nouveau. Entre Clara.)*

CLARA

Me v'là, mon Dieu, me v'là ! C'est-y qu'y a l' feu ?

LANDRECY

Est-ce vous qui avez découpé les timbres de cette lettre ?

CLARA

Oui, m'sieu.

LANDRECY

Pourquoi ?

CLARA

J'ai cru que c'en était des étrangers.

LANDRECY

Alors ?

CLARA

Ben, c'était pour les donner à mon frère qu'est à l'octroi, parce qu'il en fait collection... *Tout le monde éclate de rire.*)

LANDRECY

Ah! dans ce cas...

CLARA, *ceci.*

Y a rien de risible là-dedans...

PAULINE

Et pourquoi est-elle sale comme cela... cette lettre?

CLARA

Elle n'est pas sale...

LANDRECY

Vous trouvez ?...

CLARA

Non... C'est du beurre... C'est parce qu'elle est restée hier toute la journée dans la cuisine, là... J' l'avais oubliée...

LANDRECY

Enfin, à l'avenir...

CLARA

Oui, m'sieu! *En sortant.* En v'là, des histoires !..

SCÈNE V

LANDRECY. PAULINE. HENRI, GEORGETTE

PAULINE, *souriant.*

Elle est plutôt bête...

LANDRECY

Oui, mais comme tu me le dis souvent lorsque je me

plains d'elle : ce n'est pas sa faute, et il faut bien qu'elle mange.

PAULINE

Et si nous n'appliquons pas ici nos théories sur la bonté, où les appliquerons-nous ?

LANDRECY

Tiens ! c'est pour toi, la lettre...

PAULINE

Voyons... C'est de mon frère ! (*Elle lit :*) « Enfin, j'ai déniché ton adresse. C'est moi. Lis le *Figaro* demain et tu verras que ton mauvais sujet de frère n'est pas indigent. S'il n'y avait que moi à te le dire, tu ne me croirais pas. Et quand tu auras lu le journal, venez me chercher à la gare. — Ton frère, VALENTIN SALVIAT. » Qu'est-ce que ça veut dire ?

LANDRECY

Je vais toujours aller le chercher... Il a dû arriver à six heures douze...

HENRI, *faisant deux pas vers la gauche.*

Voyons le *Figaro*, d'abord.

LANDRECY

C'est juste. *Il va chercher le journal. Tout le monde, sauf Georgette, regarde par-dessus son épaule. Où faut-il regarder ?...*

PAULINE

Aux faits divers ?...

LANDRECY

Rien...

HENRI

Aux annonces... Il aura monté quelque affaire.

LANDRECY

Peut-être...

GEORGETTE

A la première page... plutôt.

LANDRECY, *avec un haussement d'épaules.*A la première page! (*Il cherche à la quatrième. Georgette se penche devant lui, et parcourt la première.*)

GEORGETTE

Voilà! voilà!... « Le Roi des Mines d'or... Valentin Salviat!... » En tête... Le premier article.

LANDRECY, *après avoir regardé en silence.*

C'est pourtant vrai... « Le Roi des Mines d'or... Valentin Salviat... »

PAULINE

Pas possible! (*Elle lui prend le journal.*) Asseyons-nous. (*Elle s'assied. Tout le monde se rapproche. Elle lit.*) « Paris a eu hier un hôte original et presque illustre, cent fois millionnaire, auquel l'Afrique du Sud a donné le titre flatteur de « Roi des Mines d'or ». C'est M. Valentin Salviat. » (*Henri se relève et va s'asseoir, triste, à droite.*)

LANDRECY

Il a peut-être un homonyme...

GEORGETTE, *qui lisait.*« M. Valentin Salviat est né à Mauriac (Cantal). » (*Elle va s'asseoir à gauche, navrée.*)

PAULINE

Il n'y a pas de doute... Cent fois millionnaire!

LANDRECY

Faut-il aller tout de même le chercher à la gare?

PAULINE

Pourquoi pas ?

LANDRECY

Nous allons avoir l'air de nous jeter à sa tête.

PAULINE

Non. Vas-y. Seulement... comment le reconnaîtras-tu ?

LANDRECY

Oh ! un homme cent fois millionnaire, ça ne doit pas ressembler à tout le monde... Alors, j'y vais ?...

PAULINE

Evidemment.

LANDRECY

Enfin ! *(Il sort.)*

SCÈNE VI

PAULINE, GEORGETTE, HENRI

PAULINE

Eh bien, qu'est-ce que vous avez tous les deux ?

HENRI

Ne comprenez-vous pas ?

PAULINE

Pas du tout.

HENRI

Vous n'êtes plus pauvres, donc, Georgette ne l'est plus... et moi, je le suis toujours.

PAULINE

Vous vous imaginez que nous allons accepter les cadeaux de mon frère ?... Oubliez-vous quelles sont nos théories sur l'argent et sur la richesse ?

HENRI

N'importe. Le projet que nous avons de dire notre secret aujourd'hui à Landrecy, il faut l'ajourner...

PAULINE

Parce que?...

HENRI

Je ne veux pas passer à ses yeux pour un coureur de dot.

PAULINE

En voilà des idées!

HENRI

Demandez à Georgette qui pleure là-bas si elle ne considère pas le retour de votre frère millionnaire comme une menace pour notre amour.

GEORGETTE

Oui, Henri, vous avez raison. Mais écoutez bien ceci. Je jure de n'avoir pas d'autre mari que vous.

HENRI

Gardez votre serment, Georgette. Je ne l'accepte pas, et il ne vous engage pas; mais je vous remercie de m'avoir dit ces mots-là. Au revoir.

PAULINE

Comment, vous vous en allez?... Que pensera mon mari qui vous a prié à dîner?

HENRI

Il pensera que je n'ai pas voulu être indiscret... Je ne suis pas de la famille... *Entrent Landrecy, puis Valentin Salviat, quarante ans, grand, fort, un peu commun, simplement mis.*)

SCÈNE VII

VALENTIN SALVIAT. PAULINE, GEORGETTE

LANDRECY, *du dehors.*

Entrez donc, monsieur Valentin Salviat... Entrez. (*A Henri.* Vous partez?... Allons, à bientôt. *Poignée de main distraite.* *Henri sort.* Figure-toi que monsieur arrivait tranquillement, à pied... C'est lui qui m'a abordé pour me demander où nous demeurions. (*Il rit.*)

VALENTIN SALVIAT, *allant à Pauline.*

Pauline!... Tu sais que je t'aurais reconnue.

PAULINE, *riant.*

Oh! oh! j'avais six ans lorsque vous êtes parti.

VALENTIN SALVIAT

On ne se tutoie plus?... Allons, on s'embrasse tout de même? (*Il l'embrasse.*)

PAULINE

Asseyez-vous. Vous devez être fatigué...

VALENTIN SALVIAT

Parce que j'arrive d'Afrique?... Je me suis assis pendant le trajet... J'en ai des choses à vous dire... à te dire... Et cette jeune personne? Ce n'est pas ta fille, bien sûr?

LANDRECY

Oh! non... c'est une cousine de Pauline...

VALENTIN SALVIAT

Mais alors, c'est une cousine à moi également! Bonjour, cousine! (*Il va l'embrasser. Georgette se laisse faire après une petite résistance.*)

PAULINE

Vous savez bien, nos cousins Dangeard...

VALENTIN SALVIAT

De Lourúac ?

PAULINE

C'est leur fille. Ils sont morts tous deux, et nous avons pris Georgette avec nous...

VALENTIN SALVIAT

C'est parfait... J'ai fait un bout de causette avec ton mari... Il est ingénieur dans une sucrerie, m'a-t-il dit...

LANDRECY

Mais je m'occupe beaucoup d'électricité.

PAULINE

Mon mari a inventé un accumulateur...

VALENTIN SALVIAT

Parfait... parfait...

PAULINE

Mais vous... toi...

VALENTIN SALVIAT

Moi?... Eh bien, voilà... j'ai beaucoup de millions. *(Il rit largement.)* Je parie que ça t'étonne?... Tu te disais : « Ce frère-là ne sera jamais qu'un vaurien... » Ah! ah! ah! N'est-ce pas, monsieur Landrecy, qu'elle le disait ?

LANDRECY

Oh!

VALENTIN SALVIAT

Tu vois, il ne dit pas non.

PAULINE

Mais il faut nous raconter...

VALENTIN SALVIAT

Oh ! mon Dieu, c'est très simple... Tu sais que j'avais la manie des voyages. Après avoir crevé de faim dans pas mal d'endroits, après avoir été cocher de fiacre à Paris, portefaix à Rouen, garçon de café à Marseille... (*A Georgette.*) Oui, ma cousine... ça n'est pas distingué, mais ça m'a nourri... Après avoir fait tous ces métiers-là et beaucoup d'autres, j'ai fini par être agent d'une compagnie belge, fondée avec des capitaux anglais, sous les ordres d'un Américain, dans le but d'exploiter l'Afrique du Sud. La compagnie a fait faillite, on m'a laissé là-bas, j'y ai été quelque peu colporteur, et c'est de ce moment que datent mes premières économies... Et puis, un jour, j'ai ramassé à terre un gros caillou, pas brillant du tout, noir et laid. Un ami, qui avait travaillé dans des mines en Australie, est devenu tout pâle en le voyant et m'a dit : « C'est de l'or ! » J'ai acheté le champ, et puis le champ d'à côté, et puis celui d'à côté encore... Dans ce champ-là y a-t-il de l'or ? Je n'en sais rien. C'est fort possible, après tout. Mais sans perdre leur temps à s'en assurer, des Anglais ont émis des actions, ils m'en ont donné beaucoup, les actions ont monté, et voilà comment Valentin Salviat, l'ancien vanu-pieds, est devenu cent fois millionnaire. C'est à la portée de tout le monde.

LANDRECY

C'est merveilleux. Ainsi, ces mines sont tellement riches...

VALENTIN SALVIAT

Ah ! ça, si les mines sont riches, je l'ignore absolument. On le saura plus tard, quand on les exploitera... si on les exploite jamais... (*Riant.*) Mon or n'est pas de

l'or d'Afrique, beau-frère... c'est de l'or européen, français, l'or national ! beaucoup plus facile à extraire que l'autre.

LANDRECY

Mais vos actionnaires perdront leur capital.

VALENTIN SALVIAT

Ce n'est pas absolument certain... Il est au contraire très possible qu'ils aient fait une bonne affaire. Ainsi, moi qui vous parle, j'en ai gardé de nos actions...

PAULINE

Et c'est aussi facilement que tu as amassé une pareille fortune ?

VALENTIN SALVIAT

Facilement ! Tu en parles à ton aise, toi !... J'ai trimé, je t'assure, et c'est un dur métier où il ne faut pas avoir froid aux yeux ! Malgré tout, je ne pouvais pas croire que c'était arrivé. Je n'ai commencé à me prendre en considération qu'en revenant, lorsque j'ai vu, sur le bateau, l'admiration que j'inspirais... A Dakkar, une Anglaise m'a fait demander si je permettais que ses filles vinsent me regarder... Je me suis laissé regarder... pour rien ; mais si j'avais consenti à mettre un tourniquet à la porte de l'hôtel, à Bordeaux, j'aurais fait recette. Ah ! ah ! ah ! *Il rit.* Depuis deux jours que je suis à Paris, on m'a déjà demandé trois fois ma fortune. Pour ne pas faire de jaloux, je n'ai rien donné à personne.

LANDRECY

Vous arrivez tout droit de là-bas ?

VALENTIN SALVIAT

Pas du tout. J'ai tenu à revoir la maison où maman

m'avait embrassé... le soir où je suis parti... Tu te rappelles ?

PAULINE

Oui... Elle a pleuré...

VALENTIN SALVIAT, *le menton et les mains sur le dossier de la chaise.*

Pauvre maman !... Si seulement elle vivait encore !... J'ai demandé à visiter notre maison... Il y avait là une vieille qui m'a d'abord pris pour un voleur... J'ai reconnu un tas de choses... la fenêtre d'où j'étais tombé en voulant dénicher des hirondelles... La vieille ressemblait presque à la mienne... Alors, j'ai eu une idée : je l'ai embrassée sous son grand bonnet, et je lui ai donné mille francs en or.

PAULINE

Tu es bon.

VALENTIN SALVIAT

Moi ?... Pas du tout. C'était pour voir la tête qu'elle ferait. *(Il rit.)* Elle m'a encore pris pour un voleur ! J'ai dû aller chez le maire avec elle pour la décider à accepter... Je suis parti tout de suite, parce que j'étais gêné de la voir si contente pour si peu... Puis, j'ai attendu à Paris qu'on m'ait trouvé ton adresse.

PAULINE

Ce n'était pas facile, en effet.

VALENTIN SALVIAT

Oh ! avec de l'argent, on arrive à tout. Pendant ce temps-là, on a voulu me marier. Tu vois, ma chère Pauline, un homme qui peut choisir parmi toutes les jeunes filles de France. *(Mouvement de Georgette.)* A quelques exceptions près !... Enfin, j'ai su dans quel trou de province tu vivais et j'ai pris le train, après t'avoir dit

ma fortune et prévenue de mon arrivée. Tout le long du chemin, je pensais à toi et à ton mari. Je savais que vous n'étiez pas riches, et je me disais : « Doivent-ils faire des rêves, tous les deux ! Je suis sûr que, cette nuit, ils n'ont pas dormi... Je leur apporte la réalisation des désirs de toute leur vie... Qu'est-ce qu'ils vont bien me demander ? » — Et je souhaitais que ce fût beaucoup pour vous dire d'abord que c'était impossible et vous le donner après... Je pensais que la maison devait être en fête et qu'on m'attendait avec impatience... J'ai été un peu déconcerté. Je vous raconte tout cela parce que je suis très franc. La franchise est une vertu que la richesse seule permet. J'ai été surpris, en arrivant à la gare, de n'y trouver personne... Enfin... je vous le dis en bon garçon que je suis, j'espérais plus d'empressement.

PAULINE

Ta lettre venait d'arriver...

VALENTIN SALVIAT

Oui, ton mari m'a raconté... D'ailleurs, je n'ai pas de rancune... (*Changeant de ton.*) Ah ! maintenant que je ne vous ai pas caché ce que j'avais sur le cœur, à votre tour de me parler franchement. De quoi avez-vous besoin ?

PAULINE

De quoi nous avons besoin ?

VALENTIN SALVIAT

Oui.

PAULINE

De rien.

LANDBRECY

De rien.

GEORGETTE

De rien.

VALENTIN SALVIAT

Ah ! ah !... Ce que je viens de vous dire vous a blessés?... Oublions cela, et causons comme de bons amis... Je t'assure, Pauline, que là-bas, tout là-bas, je pensais à toi, lorsque s'amassaient les premiers millions, et je riais en pensant à la surprise que tu aurais en me voyant revenir aussi riche. J'étais certain que tu ne le croirais pas ; c'est pourquoi je t'ai envoyé le *Figaro*. Parlons sérieusement. Comment puis-je vous être agréable ?

PAULINE

Nous sommes, je t'assure, très touchés et très émus par ta bonté... Plus que je ne puis te dire... Mais je te dis, nous n'avons besoin de rien.

VALENTIN SALVIAT

C'est une plaisanterie.

LANDRECY, *riant*.

Pas du tout.

VALENTIN SALVIAT

Je ne comprends pas. Je me suis peut-être mal expliqué. Appelons les choses par leur nom : J'ai de l'argent, j'en ai trop, et je vous dis sans phrases, en parlant comme un frère à sa sœur : Combien voulez-vous ?

PAULINE

Rien. Je t'en prie, n'insiste pas.

VALENTIN SALVIAT

Ça vous gêne de fixer un chiffre ? Dans ce cas, nous arrangerons cela tous les deux, beau-frère.

LANDRECY

Mais je vous assure...

VALENTIN SALVIAT

C'est non?...

LANDRECY

C'est non...

VALENTIN SALVIAT, *s'assombrissant de plus en plus.*

Qu'est-ce que je vous ai fait?...

PAULINE

Nous te remercions beaucoup... Tu es très bon...
mais nous ne pouvons accepter.

VALENTIN SALVIAT

Pourquoi?

LANDRECY

Je ne saurais me résoudre à recevoir de l'argent que
je n'ai pas gagné.

VALENTIN SALVIAT, *se levant.*

C'est votre dernier mot?...

LANDRECY

Comme ç'a été le premier.

VALENTIN SALVIAT, *après un silence.*

Bigre!... Si j'avais su, je ne me serais pas donné
tant de mal pour vous retrouver. *Un silence.*) Vous êtes
un peu toqués dans la maison.

PAULINE, *souriant.*

C'est ce que tout le monde dit.

VALENTIN SALVIAT

Non... je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple, et
je n'ai qu'un regret, c'est de m'être dérangé... Cherchez
donc à être utile à quelqu'un...

LANDRECY

Vous avez tort de...

VALENTIN SALVIAT

Ah! oui, j'ai tort!... Allons! j'en suis pour mes frais, voilà tout!... Seulement, vous me permettrez de m'étonner de votre réception... Je ne pensais pas vous faire injure... mais du moment que je vous ai offensés, n'en parlons plus... Je vous offre toutes mes excuses. Je croyais parler à des gens comme tout le monde; vous n'êtes, à ce que je vois, que des rêveurs et des utopistes... Je ne vous imposerai pas plus longtemps l'ennui de ma présence... Bonsoir. *Il prend son chapeau.*

LANDRECY, *debout.*

Nous n'avons pas eu l'intention de vous être désagréables, monsieur. Nous essayons de pratiquer des théories que nous croyons bonnes. Nous ne vous demandons pas de nous imiter. Si vous voulez bien oublier que vous êtes fort riche et que nous ne le sommes pas, la maison vous est ouverte et vous avez votre place à notre table.

VALENTIN SALVIAT

Sinon, vous me mettez à la porte... Serviteur, monsieur. *(Un silence.)* Eh bien! mille tonnerres, non! je ne m'en irai pas comme ça. J'ai tort, là, et je mangerai la soupe avec vous. Il faut me pardonner ma surprise. Voilà la première fois qu'avec mon argent je n'obtiens pas ce que je désire. Cela m'a un peu froissé; je le croyais irrésistible. J'apprends qu'il y a une limite à sa puissance: la conscience des honnêtes gens. N'en parlons plus. Seulement, vous êtes de singuliers personnages... Ma parole, je crois que vous m'auriez mieux accueilli si j'avais été ruiné...

PAULINE

C'est bien possible.

VALENTIN SALVIAT

Alors, qu'est-ce que je vais faire de mon argent, moi ?

LANDRECY

Il y a des gens qui ont faim et qui ont froid.

VALENTIN SALVIAT

Oui. Mais le moyen de les atteindre ? L'Assistance publique ? Merci. J'en ai tâté, dans mon jeune temps ; je suis renseigné.

PAULINE

Faites la charité directement.

VALENTIN SALVIAT

Avec ça que c'est facile ! J'aime mieux m'occuper d'affaires, on crée moins d'ingrat :

LANDRECY

Qu'importe !

VALENTIN SALVIAT

Oui, oui, oui... Je connais ces histoires... J'ai été pauvre et je sais ce que sont les pauvres. Ceux qui valent quelque chose s'en tirent tout seuls, j'en suis la preuve... N'est-ce pas, ma cousine ?

GEORGETTE, *qui était debout.*

Je ne pense pas comme vous, monsieur, et je plains ceux qui restent insensibles devant la misère, surtout lorsqu'ils l'ont connue. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII

VALENTIN SALVIAT, PAULINE, LANDRECY

VALENTIN SALVIAT

Mets ça dans ta poche, mon ami, et ton mouchoir par-dessus. (*Il rit.*) Eh bien, elle m'a joliment fermé le bec, ma jeune cousine... et elle est partie avec un petit air d'impératrice... A la bonne heure ! Elle a du sang ! J'aime ça... Voilà une femme comme il m'en faudrait une. *A Pauline.* Tu dis que c'est la fille des Dangeard de Lourdac ?

PAULINE

Oui. Ceux qui étaient venus se fixer à Mauriac.

VALENTIN SALVIAT

Et qui demeureraient auprès de l'église...

PAULINE

Parfaitement...

VALENTIN SALVIAT

Mais je me rappelle fort bien son père... Gustave... Nous étions à l'école ensemble...

PAULINE

Eh bien, il a épousé notre cousine Léonie... dont il a eu une fille : Georgette...

VALENTIN SALVIAT

La prochaine fois que je la verrai, mademoiselle Georgette, il faudra que je l'apprivoise... Elle m'a bien répondu... mais c'est précisément parce que j'ai vu la misère de près que je sais à quoi m'en tenir.

LANDRECY

Si vous êtes irréductible à ce sujet, il y a des gens

plus intéressants que les pauvres et parfois aussi misérables : ce sont les ouvriers.

VALENTIN SALVIAT

Autre guitare.

LANDRECY

Les ouvriers des usines. Si vous saviez à quel labeur ils sont astreints ! Il y en a, dans la sucrerie, qui restent dix heures par jour exposés à une température effrayante, et qui, pour cela, reçoivent trois francs.

VALENTIN SALVIAT

C'est que probablement il est impossible de leur donner plus.

LANDRECY

Les usines, voyez-vous, ce sont des bagnes. L'ouvrier est soumis aux caprices, à la mauvaise humeur d'un contremaître qui les mène sévèrement.

VALENTIN SALVIAT

Si on les conduisait autrement, obéiraient-ils ?

LANDRECY

Mais certainement, monsieur, certainement ! Ils sont bons...

VALENTIN SALVIAT

En dirigez-vous ?

LANDRECY

Non, mon service est un service de bureau. Mais je les connais. Seulement, les patrons ne savent pas.

VALENTIN SALVIAT

Et vous avez des idées sur ce que devraient faire les patrons ? Vous appliqueriez naturellement la participation aux bénéfices ?

LANDRECY

D'abord. Mais l'erreur, surtout, la grande erreur, c'est de ne pas comprendre qu'il faudrait proportionner les salaires aux besoins des travailleurs, et non pas à leur production. Voyons, est-il juste de donner la même somme d'argent à ce père de famille qui a six enfants, et à ce célibataire qui n'a que lui à nourrir ? On oublie que le travail est plus précieux que le capital, puisque le travail s'use, lui, tandis...

VALENTIN SALVIAT

Vous sauriez gouverner des ouvriers ?

LANDRECY

Certes, et j'ai un système infallible, expérimenté, d'ailleurs, une première fois, avec succès, par Robert Owen. Ni amendes ni réprimandes. Obtenir tout des ouvriers par l'éveil de leur dignité.

VALENTIN SALVIAT

J'ai peur qu'elle n'ait le sommeil dur.

LANDRECY. *s'exaltant.*

Et quand même je me tromperais, quand même tout cela ne serait qu'un rêve, est-ce qu'il ne serait pas beau d'en tenter la réalisation ? Ah ! vous parliez tout à l'heure de la puissance de l'argent... Il en est une que je lui connais et qui me le rend vénérable : avec quelques pièces, on peut faire que des créatures humaines souffrent un peu moins. A cause de ce pouvoir, l'argent mérite d'être béni, et il m'est arrivé de me sentir ému en regardant un billet de banque, rien qu'à imaginer combien ce papier représentait de morceaux de pain pour les affamés, de couvertures pour les enfants transis de froid et de consolations pour les déshérités !

Mais vous, vous... ce rôle ne vous tente-t-il pas ? Vous avez une fortune considérable, dont vous ne savez que faire ; cette fortune, elle vous est venue par hasard... sans que vous l'ayez méritée. *Mouvement de Salviat.* Ah ! vous n'allez pas me dire qu'elle représente le salaire de la peine que vous avez eue à ramasser le caillou dont vous ignoriez même la valeur ! Eh bien, ne sentez-vous pas que vous l'excuserez, cette fortune, en consacrant une partie à l'œuvre que je dis : aider ceux qui travaillent ? Faire que l'homme qui a peiné dix heures rapporte au moins chez lui de quoi nourrir les siens ; faire que l'homme qui a peiné toute sa vie ne soit pas réduit, lors de sa vieillesse, à subir l'humiliation de la charité... Oui, l'humiliation... car ce que la société donne à cet homme qui s'est usé à son service, ce n'est pas un cadeau qu'elle lui fait, c'est une dette qu'elle lui paie, et qu'elle paie avec rapacité... lorsqu'elle la paie. Allons, monsieur Valentin Salviat, laissez-vous convaincre... essayez... Et si vous ne deviez pas réussir, il faudrait essayer cependant, parce que vous auriez tout de même fait un peu de bien... et que c'est là le seul but et la vraie joie de la vie. Mais je suis sûr du succès... sûr, sûr !

VALENTIN SALVIAT

Eh bien, j'essaierai, si vous voulez m'aider.

PAULINE

Comment ?

VALENTIN SALVIAT

Vous avez inventé un appareil ?

LANDRECY

Un accumulateur.

VALENTIN SALVIAT

Pourquoi n'en construisez-vous pas ?

LANDRECY

Parce que je manque de capitaux.

VALENTIN SALVIAT

Ces capitaux, je vous les offre.

LANDRECY

Non.

VALENTIN SALVIAT

Ah ! laissez-moi vous dire que je ne comprends plus. Vous me dépeignez avec chaleur les souffrances des ouvriers, vous m'indiquez un remède que vous croyez bon...

LANDRECY

Mais vous, vous le prenez pour une utopie ; et c'est une aumône déguisée que vous voulez me faire.

VALENTIN SALVIAT

Au diable les scrupuleux ! Je vous offre les moyens de réaliser un rêve que vous croyez réalisable. Vous auriez bien accepté une commandite ?

LANDRECY

Certes.

VALENTIN SALVIAT

La refusez-vous donc parce qu'elle vient de moi ? Si vous ne réussissez pas, vous ne me causez aucun préjudice ; si vous réussissez, vous aurez soulagé les malheureux et nous partagerons les bénéfices.

LANDRECY, *à sa femme.*

Qu'est-ce que tu en penses ?

PAULINE

Ecoute ta conscience.

VALENTIN SALVIAT

Et remarquez qu'un autre commanditaire vous imposerait ses idées, vous ferait subir un contrôle, vous empêcherait de tenter votre expérience humanitaire. Moi, je vous laisse la bride sur le cou.

LANDRECY

J'ai un collaborateur, dans mon invention, Henri Clermont... Tiens, où est-il?... Il était là tout à l'heure...

PAULINE

Il s'est excusé. Je t'expliquerai.

LANDRECY

S'il consent, j'accepte...

CLARA, *entrant.*

Madame, c'est madame Le Catelier, madame Destourmel et madame Paillencourt.

PAULINE

Veux-tu me permettre de les recevoir ?

VALENTIN SALVIAT

Très volontiers.

PAULINE

Regarde-les bien : je te dirai ensuite qui elles sont.
(*A Clara.*) Faites entrer.

LANDRECY

Je vais m'efforcer de trouver mon associé, et le consulter.

PAULINE

Va. (*Landrecy sort.*)

SCÈNE IX

VALENTIN SALVIAT, PAULINE, MADAME LE
 CATELIER, MADAME DESTOURMEL, MADAME
 PAILLENCOURT. *Madame Le Catelier, toilette élégante
 et discrète. Madame Destournel, plus âgée, en deuil.
 Madame Paillencourt, jeune, coquette et riieuse.*

PAULINE

Mes chères amies, je vous présente mon frère, mon-
 sieur Valentin Salviat.

MADAME PAILLENCOURT

Seriez-vous parent du Roi des Mines d'or, dont on
 parle dans le *Figaro* ?

VALENTIN SALVIAT

C'est moi-même.

MADAME PAILLENCOURT

Pas possible !

VALENTIN SALVIAT, *riant.*

Et pourquoi ?

MADAME PAILLENCOURT

Mon Dieu, j'ai laissé échapper une bêtise... Ça m'ar-
 rive encore assez souvent, parce que je dis tout ce qui
 me passe par la tête. *On rit.* Encore une ? Allons, c'est
 mon jour !... La vérité, monsieur, c'est que je ne croyais
 pas vous voir tel que vous êtes...

VALENTIN SALVIAT

Vous m'imaginiez en sauvage, avec de l'or partout ?

MADAME PAILLENCOURT

Non, mais enfin... On vous rencontrerait dans la rue
 qu'on ne se retournerait pas... Et si je n'avais été pré-

venue, je vous aurais salué comme on salue n'importe qui. *Un froid.* Quel beau temps, n'est-ce pas?... Je suis certaine qu'il ne fait guère plus chaud en Afrique.

VALENTIN SALVIAT

A peine, madame...

MADAME LE CATELIER

Vous n'avez pu résister au désir de revoir votre pays, monsieur, et, sans doute, vous allez consacrer votre immense fortune à des œuvres de charité ?

VALENTIN SALVIAT

La charité ! Ah çà ! on ne parle plus que de charité, en France. C'est donc la mode ?

MADAME LE CATELIER

Oui... Un beau jour, on s'est aperçu qu'il y avait des pauvres... Alors, on s'est dit : « Tiens ! si on essayait de les soulager ? »

MADAME PAILLENCOURT

On ne serait pas une vraie femme du monde, maintenant, si l'on ne faisait partie d'une œuvre de charité.

MADAME DESTOURMEL

Est-ce que ce n'est pas une de vos premières préoccupations, monsieur ?

VALENTIN SALVIAT

Mon Dieu, madame, je vais certainement vous paraître un monstre, mais je ne sais plus mentir depuis que je n'en ai plus besoin. Je reviens d'un pays où régnait le droit du plus fort. Parmi tous les hommes qui m'entouraient, il n'y en avait certainement pas un qui ne fût prêt à me tuer comme un simple lapin pour s'approprier ma fortune. Ma règle de conduite tient donc dans ces

trois petits mots : « D'abord, moi. » Et comme le disait un Anglais : « Je suis homme, et tout ce qui n'est pas moi m'est indifférent. »

MADAME LE CATELIER

Mais vous n'êtes plus en Afrique.

VALENTIN SALVIAT

Qu'y a-t-il de changé ? Pensez-vous qu'à Paris, il y ait cent hommes qui ne me tueraient pas s'ils devaient hériter de moi et si l'impunité était certaine ? Croyez-moi, d'être très riche, cela ne fait pas aimer ses semblables.

MADAME LE CATELIER

C'est là, sans doute, le châtiment de la trop grande fortune.

VALENTIN SALVIAT

Vous ne supprimerez pas la misère.

MADAME PAILLENCOURT, *très naïve.*

Ça, c'est vrai. Jésus-Christ a dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous... » C'est peut-être pour laisser aux riches le plaisir de l'aumône.

VALENTIN SALVIAT, *riant.*

Pas du tout. C'est pour fournir une occupation aux femmes du monde.

PAULINE

Ne prenez pas à la lettre ce que dit mon frère, mesdames ; il aime le paradoxe. J'irai vous voir demain, si vous voulez, pour nous entretenir des œuvres... car devant lui...

MADAME LE CATELIER

C'est cela, à demain. (*A Valentin Salviat, en lui tendant la main.*) Méfiez-vous de votre cœur, monsieur ; il

trahira votre esprit quelque jour, et j'en serai fort aise...

MADAME DESTOURMEL

La charité, c'est une prime d'assurance qu'on paie contre les risques de la vie future. Vous êtes trop homme d'affaires pour ne pas vous assurer.

MADAME PAILLENCOURT

Il aurait été bien plus poli à nous, monsieur, de vous prier de nous raconter vos aventures.

VALENTIN SALVIAT

En effet. Mais ce sera pour la prochaine fois.

MADAME PAILLENCOURT

C'est cela. (*Elles sortent toutes les trois.*)

SCÈNE X

VALENTIN SALVIAT, PAULINE

VALENTIN SALVIAT

Ces belles dames-là, qui prêchent si bien, ont-elles jamais donné dix sous à un pauvre ?

PAULINE

Tu parles à tort et à travers, et tu es injuste. Toutes trois appartiennent aux principales œuvres de charité de la ville.

VALENTIN SALVIAT

Allons donc ! Et elles ne m'ont offert ni une carte de membre honoraire, ni un billet de loterie ! C'est invraisemblable !

PAULINE

Écoute-moi, sérieusement si tu le peux. Pendant la dernière épidémie de choléra, madame Le Catelier,

celle qui était assise là, est allée elle-même porter des secours aux malades les plus indigents. Avant qu'on n'eût trouvé le remède contre le croup, elle a pris chez elle un enfant pauvre que les parents orgueilleux ne voulaient pas mettre à l'hôpital, et qu'il fallait cependant éloigner de ses frères et de ses sœurs.

VALENTIN SALVIAT

Mais elle s'en glorifie. Vanité...

PAULINE

J'étais seule à le savoir.

VALENTIN SALVIAT

Et comment le sais-tu ?

PAULINE

Cela n'a pas d'importance

VALENTIN SALVIAT

Elle comptait bien que tu le répéterais.

PAULINE

Tu me forces à te dire des choses... Si je le sais... c'est que j'étais avec elle. Es-tu content ?

VALENTIN SALVIAT

Embrasse-moi ; je te demande pardon. Et l'autre dame ?...

PAULINE

Celle qui était ici ?... C'est la veuve d'un grand entrepreneur ; elle utilise au profit des œuvres ses qualités de commerçante.

VALENTIN SALVIAT

Et la petite bécasse ?

PAULINE

Elle est fort riche, et très bonne, mais elle parle

trop... Tu ne saurais croire combien je suis navrée de t'entendre soutenir tes théories. Est-ce la richesse qui t'a endurei à ce point ?

VALENTIN SALVIAT

Non, c'est le souvenir de ma pauvreté.

PAULINE

Il devrait au contraire exciter ta pitié.

VALENTIN SALVIAT

Qui te dit que j'en manque ?

PAULINE

Toi-même.

VALENTIN SALVIAT

C'est faux. Je nie le pouvoir de la charité, voilà tout.

PAULINE

C'est l'excuse habituelle des égoïstes.

VALENTIN SALVIAT

La charité n'est qu'une duperie.

PAULINE

Pas pour ceux qu'elle soulage.

VALENTIN SALVIAT

Qui soulage-t-elle ? Écoute-moi. Si j'en parle ainsi, c'est que je la connais, non pour être, comme toi, du côté de ceux qui donnent, mais pour avoir été parmi ceux qui devaient recevoir. J'ai été pauvre, plus que pauvre, et j'ai mendié. J'ai traîné sur les bancs des bureaux de l'Assistance publique, j'ai fait de longues stations dans les couloirs des mairies et dans les dispensaires : j'ai été victime de l'insolence et des brutalités des employés qui sont, eux, les véritables bénéficiaires du budget de la charité... Ça, la charité ! Ah ! non, c'est

à mourir de rire ! Quand, après une longue enquête, après mille soupçons injurieux, mille tatillonnes exigences, on se résout à vous donner un secours, comment le donne-t-on ? Tu ne le sais pas ?... C'est à envier le sort du chien qui reçoit un os ! J'ai connu aussi la charité des œuvres : trop souvent, elle n'oblige que des aigrefins ; j'ai connu la charité des religions, celle qui choisit, celle qui eût fait un Tartufe de Voltaire lui-même. Oui, j'ai vu tout cela, et j'en ai gardé une inguérissable rancœur... Vois-tu, Pauline, entre ceux qui possèdent et ceux qui méritent d'être secourus, il y a un mur, un mur énorme et que rien ne peut renverser. Plains-les, ah ! plains-les, ceux qui ont bon cœur ; plains-les aussi, ceux qui souffrent. Les uns et les autres se cherchent mutuellement avec avidité, mais ils sont condamnés à ne se rencontrer jamais !

PAULINE, *debout.*

Il y a une charité dont tu n'as pas parlé, mais qui existe, et tu n'as pas le droit de la nier, parce qu'elle ne s'est pas trouvée sur ton chemin : c'est la charité toute simple, celle qui s'exerce individuellement et qui n'a d'autre base que l'amour du prochain.

VALENTIN SALVIAT

Soit. Mais cette charité-là, je te le répète, elle est fort difficile à pratiquer.

PAULINE

Non.

VALENTIN SALVIAT

Si.

PAULINE

Non, ne dis pas cela !... Ah ! quand je vois ces humbles manquant de tout, et non seulement de pain,

mais de dignité et de vertu ; quand je vois leurs pauvres cœurs ignorants et rabaissés, bourrés de haine, de haine contre nous qu'ils ne connaissent pas, de haine contre leurs semblables qu'ils devraient tant aimer... si tu savais quelle pitié, quelle immense pitié m'envahit ! Je sens dans mon cœur comme un bouillonnement, un trop-plein de tendresses inemployées que je voudrais répandre sur les foules misérables !... Comment, comment peux-tu nier la charité ! Comment peux-tu nier qu'elle soit une impérieuse obligation, puisque tu ne nies pas la souffrance ! Tu ne crois pas à son efficacité !... et tu te refuses à la pratiquer... Ah ! si j'avais la centième partie de ta fortune, moi, j'accomplirais des miracles !

VALENTIN SALVIAT

Qu'est-ce que tu ferais ?

PAULINE

Ce que je ferais ? J'irais d'abord à la double misère, celle du corps et de l'esprit. J'irais à ceux qu'une faute, un crime a rejetés de la société et rendus méprisables aux yeux même des bienfaiteurs officiels. J'irais aux portes des prisons et je tenterais le relèvement moral de ceux qui en sortent ; j'irais vers les souffrances qui ne trouvent plus de sympathies parce qu'on les dit méritées ; j'irais jusque dans la nuit et dans la boue et je serais heureuse si je pouvais ramener à la face du ciel une seule créature humaine éblouie et régénérée...

VALENTIN SALVIAT

Alors, il faut être bon pour tous, indistinctement, même pour les escrocs ?...

PAULINE

Les déshérités de la vertu ont autant droit à notre

amour que les déshérités du bonheur. Les uns pas plus que les autres ne sont responsables de leur infériorité.

VALENTIN SALVIAT

Même pour le vice ?

PAULINE

Le vice aussi est une misère.

VALENTIN SALVIAT, *après un silence.*

Tu m'as dit tout à l'heure : « Si j'avais la centième partie de ta fortune, j'accomplirais des miracles. » Soit. Je te prends au mot... Laisse-moi parler. Tu m'as converti. Je veux faire le bien. Mais je ne sais pas. Aide-moi. Sois mon intermédiaire auprès de ces souffrances... Je te le demande au nom des malheureux que tu veux secourir.

PAULINE

Tu entreprends de me convaincre moi-même, par l'expérience, que tes idées désolantes sont justes. Soit. Je te prouverai que c'est moi qui ai raison. *Entre Landrecy.*

SCÈNE XI

LES MÊMES, LANDRECY

LANDRECY

J'ai vu Henri Clermont... il accepte.

VALENTIN SALVIAT

Allons, j'en suis fort heureux.

LANDRECY, *lui prenant les mains.*

Je vous remercie, je vous remercie de tout mon cœur... Vous ne savez pas le plaisir que vous me causez, ni le bien que vous allez faire... C'est inespéré... Mon

rêve, mon beau rêve, que je vais pouvoir réaliser grâce à vous... Soyez béni ! Jamais je n'aurais cru qu'il me serait donné de... Ah ! je vous dois un grand bonheur... Vous verrez, vous verrez s'ils sont bons, les ouvriers, lorsqu'on sait leur parler... *A sa femme.* J'ai accepté, Pauline ; ai-je bien fait ?...

PAULINE

Tu as bien fait. J'ai accepté, moi, d'être la mandataire de mon frère auprès des misérables.

VALENTIN SALVIAT

Je vais donc vous voir à l'œuvre.

PAULINE

Je m'occuperai de créer des œuvres de bienfaisance.

VALENTIN SALVIAT

Prends garde, Pauline, prends garde aux aigrefins ! Prends garde, en cherchant à soulager les vrais pauvres, d'en arriver simplement à entretenir les mendiants.

LANDRECY

Nous ferons une brèche à ce mur dont vous parliez !

VALENTIN SALVIAT

Je le souhaite.

LANDRECY

Je donnerai à mes ouvriers tout le bonheur possible.

VALENTIN SALVIAT

Ça, ce ne sera que de la justice. Pour dissiper le malentendu qui sépare les riches et les pauvres, il faut autre chose.

LANDRECY

Quoi donc ?

VALENTIN SALVIAT

De la bonté

PAULINE

Nous en avons.

VALENTIN SALVIAT

Oui. Il reste à savoir si vous saurez vous en servir.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une grande pièce aménagée dans le goût des parloirs des maisons religieuses. Les murs tendus de vert. Sur la cheminée, la « Charité Maternelle », de Dubois, en bronze. Pas d'emblèmes religieux.

A gauche, une estrade d'une marche, s'appuyant au mur. Sur cette estrade, une table couverte d'un tapis. Un fauteuil au milieu pour la présidente, une chaise de chaque côté pour les dames secrétaires. Sur la table, des papiers, une sonnette.

Entre l'estrade et la rampe, deux chaises, une autre à droite de l'estrade, près de l'angle.

Au mur, sur l'estrade, un téléphone. — Plus loin, un cartonier.

Au fond, un peu à gauche, une porte d'intérieur. Au milieu, la cheminée. A droite, une bibliothèque.

A droite, presque au premier plan, une porte; plus loin, un cartonier bas et, au-dessus, les tableaux des membres honoraires.

En scène, au milieu, une table ovale. Trois chaises autour.

Quatre chaises au fond, à droite, face à l'estrade; trois chaises au fond, au milieu, face au public. Deux autres, à droite, premier plan, face à l'estrade.

Aucun accessoire n'est peint sur les murs. Les portes sont munies de serrures.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, SALVIAT, PAULINE, GEORGETTE, LANDRECY. *Au lever du rideau. Valentin Salviat, Georgette et Pauline sont autour de la table du milieu, couverte de livres de comptes et de papiers. Landrecy, assis un peu à gauche, feuillette un rapport.*

PAULINE

Ah !... Nous allons enfin pouvoir te rendre nos

comptes... Hier, tu n'as pas voulu que nous t'en parlions, prétendant que, le jour de ton retour, il ne fallait pas causer de chiffres ; aujourd'hui, bon gré, mal gré, tu vas savoir le bien que, tu as fait depuis un an, tant à l'usine qu'ici, et quel bienfaiteur tu as été... De quoi nous occupons-nous d'abord ?

LANDRECY

De l'usine.

PAULINE

C'est cela... *A son frère.* Laisse-moi te montrer auparavant notre installation. Cette salle est surtout consacrée aux réunions de toutes les présidentes des œuvres de la ville.

VALENTIN SALVIAT

Tu as donc renoncé à ton projet de charité individuelle ?

PAULINE

J'y ai renoncé, sans y renoncer. Je l'ai élargi... Je t'expliquerai... Dans tous les cas, nous avons réalisé un progrès qui semblait irréalisable. Nous avons établi l'union la plus parfaite, la concorde la plus absolue entre toutes les présidentes, quelle que soit la couleur politique ou religieuse de leurs œuvres. C'est un résultat, cela, hein ?

VALENTIN SALVIAT

C'est un résultat.

PAULINE

Nous donnons aussi parfois, dans ce local, des conférences, que M. Escaudain, un homme rare et que je te ferai connaître, veut bien faire aux malheureux ; ces jours-là, on remplace ces chaises par des bancs ; nous...

je dis : nous, parce que Georgette m'a secondée de la façon la plus active et la plus intelligente.

VALENTIN SALVIAT

Bravo, ma cousine !... Dites-moi... êtes-vous revenue à des sentiments un peu meilleurs à mon sujet ?

GEORGETTE, *souriant*.

Beaucoup meilleurs.

VALENTIN SALVIAT, *cachant son émotion. Poignée de main*.

Cela me fait un véritable plaisir.

PAULINE

Tu as vu, en entrant, le vestiaire pour les dames patronnesses. Voici les tableaux portant les noms des membres honoraires de chaque œuvre. Viens voir, viens voir... Ton nom, naturellement, figure en tête de chaque liste.

VALENTIN SALVIAT

Bigre !

PAULINE

Je n'ai voulu faire aucune distinction. Ainsi, voici l'œuvre des « *Mères des Filles perdues* », laïque et républicaine. « Membres honoraires... M. Valentin Salviat. » Voici, d'autre part, une œuvre concurrente, celle des « *Victimes du vice* », qui est religieuse et réactionnaire... tu peux voir : « Membres honoraires... M. Valentin Salviat... » Je te dis : j'ai supprimé entre ces œuvres les rivalités et les petites rancunes... Jadis, il y avait des jalousies, des petites haines... aujourd'hui, plus rien de tout cela. Les présidentes sont des amies, des sœurs, pleines d'affection et de dévouement les unes pour les autres. D'ailleurs, toutes ces dames sont con-

voquées ici pour quatre heures ; il en est deux : nous n'avons pas de temps à perdre. Elles veulent te remercier et te faire une surprise... une magnifique corbeille de fleurs qu'on t'offrira solennellement. Tu auras l'air de ne pas t'y attendre.

VALENTIN SALVIAT

C'est convenu.

PAULINE, *allant à un autre point de la salle.*

Ici, la bibliothèque... Là, dans ce meuble, tout un système de fiches classées par ordre alphabétique et contenant les renseignements les plus précieux... Là...

LANDRECY

Je croyais qu'on devait d'abord parler de l'usine.

PAULINE

Oui, mon ami... je ne demande pas mieux. Parlons de l'usine.

LANDRECY

Mon ami et associé Henri Clermont vous a rédigé un rapport très clair que je ferai monter dans votre chambre avec tous les comptes. Le voici.

VALENTIN SALVIAT

Ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir comment vous vous trouvez de l'application de vos deux principes. Le premier, si j'ai bonne mémoire, était : pas d'autre discipline que la dignité même des ouvriers...

LANDRECY

J'ai obtenu d'excellents résultats... malgré quelques déceptions peu nombreuses. J'ai dû faire trois ou quatre exemples et renvoyer des brebis galeuses... Mais l'ensemble est bon.

VALENTIN SALVIAT

Ah ! ah ! Vous avez dû sévir ? Cela a dû bien vous coûter ?

LANDRECY

Je ne sais, en effet, si j'aurais eu le courage nécessaire ; mais j'ai pris un contremaître énergique.

VALENTIN SALVIAT

Oui ?

LANDRECY

Energique et bon... Un autre moi-même.

VALENTIN SALVIAT

C'est cela. Et qu'est-ce que vous avez fait encore pour vos ouvriers ?

LANDRECY

Ils touchent un salaire élevé ; j'ai institué pour eux un service médical gratuit, un économat ; une crèche et une école d'apprentissage pour leurs enfants... J'oubliais... des maisons ouvrières... Ah ! dame, cela m'a coûté beaucoup d'argent.

VALENTIN SALVIAT

Peu importe... Et votre second principe ?... « Le salaire des ouvriers sera proportionné à leurs charges et non à leur travail. »

LANDRECY

C'est cela même.

VALENTIN SALVIAT

Vous l'avez appliqué ?

LANDRECY

Parfaitement... Seulement, je n'ai eu comme ouvriers que des pères de nombreuses familles ; il m'en venait de tous les coins du département. Celui qui avait le moins de charges avait cinq enfants ; celui qui en avait

le plus en possédait huit, plus ses vieux parents et ceux de sa femme...

VALENTIN SALVIAT

Il devait toucher gros, celui-là. Travaillait-il beaucoup ?

LANDRECY

Mais oui... Malheureusement, il est survenu une concurrence. Un autre accumulateur, moins bon que le nôtre, a été inventé ; on le produisait à meilleur marché, parce que notre main-d'œuvre était très chère, naturellement. Alors...

VALENTIN SALVIAT

Alors vous avez dû renoncer...

LANDRECY

Non. Seulement je ne reçois plus que des célibataires, ou des mariés raisonnables.

VALENTIN SALVIAT

Et l'homme aux huit enfants ?...

LANDRECY

Je l'ai passé à Pauline.

VALENTIN SALVIAT

Comment ?

PAULINE

Oui. Les œuvres s'occupent de lui. *Léger silence embarrassé.*

VALENTIN SALVIAT

Vous êtes un patron un peu débonnaire.

LANDRECY

Moi?... Pas du tout. Je ne manque pas de fermeté, je vous l'affirme.

VALENTIN SALVIAT

Hum !

LANDRECY

Mais vraiment... Vous le verrez par vous-même... à la première occasion. *Entre un employé, par la droite.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN EMPLOYÉ, puis PLUVINAGE

L'EMPLOYÉ

Monsieur... Je vous demande pardon... C'est Pluvinage, un des ouvriers de la chaufferie.

LANDRECY

Eh bien ?

L'EMPLOYÉ

Il veut à toute force vous parler.

LANDRECY

Qu'est-ce qu'il y a ?

L'EMPLOYÉ

Je ne sais pas... sa femme est très malade, et son père...

LANDRECY, *sans rudesse, et après un regard à Salviat.*

Qu'il s'adresse au médecin. Le médecin est gratuit, les médicaments sont gratuits... Qu'est-ce qu'il veut de plus ?

L'EMPLOYÉ

Il veut vous parler.

LANDRECY, *toujours sans dureté*

Je n'ai pas le temps.

VALENTIN SALVIAT

Bah ! recevez-le...

LANDRECY

Comme vous voudrez. Seulement, si on écoutait

toutes leurs jérémiades, on n'en finirait pas. Enfin...
(A l'employé.) Faites-le venir. *L'employé sort. — Entre*
Pluvinage.

PLUVINAGE

Bonjour, la société.

LANDRECY, *assez aimable.*

Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

PLUVINAGE

Ben, patron, j'ai ma pauvre femme qui est très bas...

LANDRECY

Vous avez fait venir le médecin ?

PLUVINAGE

Oui. Seulement, j'aurais voulu vous raconter, vous demander un conseil.

LANDRECY, *sans rudesse.*

Je ne suis pas médecin. Vous a-t-on délivré les médicaments ?

PLUVINAGE

Oui, patron.

LANDRECY

Gratuitement ?

PLUVINAGE

Oui, patron.

LANDRECY

Alors ?

PLUVINAGE

C'est à cause de mon père... qui est vieux... Il y a eu une histoire avec ma belle-sœur, à propos de...

LANDRECY

Oui... Eh bien, mais je n'ai pas le temps. *Il lui*

donne une pièce de monnaie. Tenez, prenez ça... et laissez-nous.

PLUVINAGE, *refusant.*

Mais non, patron, c'est pas ça que j'aurais voulu... Je suis dans la peine. Mon père a eu une histoire avec ma belle-sœur...

LANDRECY

Allons, prenez ça et laissez-nous.

PLUVINAGE, *acceptant.*

Enfin... *Très décontenancé.* Alors, je m'en vais, je m'en vais. *A part.* C'est pas ça que j'étais venu chercher !

SCÈNE III

LANDRECY, VALENTIN SALVIAT, PAULINE
GEORGETTE

LANDRECY, *à Salviat.*

Vous voyez : je ne suis pas le patron débonnaire que vous aviez l'air de craindre.

VALENTIN SALVIAT

Je vois, je vois.

LANDRECY

Vous m'avez promis de visiter l'usine aujourd'hui... Vous avez le temps avant l'arrivée des présidentes. Venez-vous ?...

SALVIAT

C'est que j'aurais voulu d'abord...

PAULINE

Georgette va te donner son rapport ; le voici.

VALENTIN SALVIAT

Comment, c'est vous, belle cousine, qui avez rédigé tout cela ?...

GEORGETTE

Oui, mon cousin.

VALENTIN SALVIAT

Il y a donc de la gravité dans cette jolie tête blonde ?

GEORGETTE

Les quittances sont jointes au dossier... J'ai terminé...

PAULINE

Veux-tu que Georgette te lise le rapport ?...

VALENTIN SALVIAT

Non... Pas maintenant... As-tu donné suite à tes projets de régénérer des repris de justice... des femmes... ?

PAULINE

Certainement.

VALENTIN SALVIAT

Et, est-ce qu'on pourra les voir, ces régénérés ?...

PAULINE

Sans doute... A ton retour ou demain, je t'en montrerai.

VALENTIN SALVIAT

Eh bien, Landrecy, voulez-vous aller devant, à l'usine ? Je vais vous y retrouver.

LANDRECY

Volontiers.

VALENTIN SALVIAT

J'ai deux mots à dire en particulier à Pauline.

LANDRECY

Je vous attends là-bas. (*Il sort par la droite.*)

VALENTIN SALVIAT. à *Georgette qui se dirigeait vers la porte du fond.*

Ne vous éloignez pas trop, ma cousine ; j'aurai besoin de vous tout à l'heure.

GEORGETTE

Bien, mon cousin. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

VALENTIN SALVIAT, PAULINE

VALENTIN SALVIAT, après un silence.

Voilà : j'ai l'intention d'épouser Georgette.

PAULINE

Toi ?

VALENTIN SALVIAT

Moi-même. Oui, je comprends ton étonnement : je suis un peu mûr pour jouer les amoureux. C'est un défaut, je le reconnais. Il faut cependant que je ne sois pas un parti tout à fait méprisable, puisque j'ai toutes les peines du monde à échapper à la cohue des gens qui ont la manie de vouloir me marier.

PAULINE

J'en conviens... Mais avec ton immense fortune, tu peux espérer une union beaucoup plus...

VALENTIN SALVIAT

C'est Georgette que je veux.

PAULINE

Tu ne sais pas si elle n'est pas déjà engagée..

VALENTIN SALVIAT

A son âge, il ne peut y avoir qu'une amourette de petite fille. Ces choses-là s'oublent.

PAULINE

Hé ! hé !

VALENTIN SALVIAT

Le jour de la signature du contrat, je donnerai à chacune de tes œuvres un cadeau dont tu fixeras toi-même le chiffre. Et Georgette, si elle devient ma femme, pourra faire la charité comme une reine.

PAULINE

Comme une reine !... Elle pourrait faire la charité comme une reine !... C'est bien, c'est très bien !... Ce serait merveilleux... seulement... consentira-t-elle ?

VALENTIN SALVIAT

Le plus sûr moyen de le savoir, c'est de le lui demander à elle-même. Je vais le lui demander.

PAULINE

Quand ?

VALENTIN SALVIAT

Tout de suite.

PAULINE

Tout de suite ?

VALENTIN SALVIAT

Écoute. Sais-tu pourquoi je suis parti précipitamment, il y a un an, après un mois de séjour ici ?

PAULINE

Non.

VALENTIN SALVIAT

Parce que je me sentais tout doucement tomber dans ce ridicule ; je devenais amoureux. J'espérais que ça

passerait avec le temps : ça n'a pas passé. Alors, me voyant incurable, j'ai décidé que Georgette serait ma femme... et, tu sais, quand j'ai mis quelque chose là-dedans, le diable ne l'en ferait pas sortir.

PAULINE

Ne penses-tu pas qu'il serait plus convenable...

VALENTIN SALVIAT

Que tu lui en parles d'abord?... Non... j'aime bien faire mes affaires moi-même. Je lui dirai : « Ma cousine, voulez-vous être ma femme ? » Elle me répondra oui ou non, et tout sera dit... Tout sera dit... si elle répond oui. Allons... tu vas demander' qu'on me l'envoie... Ne te dérange pas. *(Il va sonner. Au domestique qui paraît à droite.)* C'est madame qui vous a appelé.

PAULINE, *au domestique.*

Voulez-vous prier mademoiselle Georgette de venir ? *(Le domestique sort par le fond.)*

VALENTIN SALVIAT

Maintenant, tu vas t'en aller.

PAULINE

Écoute, Valentin... je dois te prévenir... Certes, je désire que ce mariage se fasse, parce qu'il en sortirait beaucoup de bien... ce serait magnifique... Seulement, j'ai tout lieu de penser que tu cours à un échec.

VALENTIN SALVIAT

Nous allons le savoir... Allons, va-t'en. *(Il la pousse vers la porte de droite.)* Tu es une bonne petite sœur ; va-t'en. Si tu veux écouter aux portes, je te le permets. *(Elle sort.)*

SCÈNE V

VALENTIN SALVIAT, GEORGETTE

VALENTIN SALVIAT, *seul.*

Parole ! Le cœur me bat comme si j'avais vingt ans.
(*Entre Georgette.*)

GEORGETTE

Ma tante n'est pas là ?

VALENTIN SALVIAT

Non, ma cousine. C'est moi qui vous ai fait demander. Asseyez-vous. (*Elle s'assied.*)

GEORGETTE

Vous avez à me parler ?

VALENTIN SALVIAT

Oui... Ma cousine...

GEORGETTE

Mon cousin ?

VALENTIN SALVIAT

Je ne sais plus ce que je voulais vous dire.

GEORGETTE

C'était au sujet de nos pauvres ?

VALENTIN SALVIAT

Non.

GEORGETTE

Au sujet de l'usine?... Vous savez que mon oncle a reçu une bonne nouvelle. Notre accumulateur l'emporte sur tous les autres par sa légèreté. Il doit une grande partie de sa supériorité au nouveau procédé imaginé par... par l'associé de mon oncle... Ce sera, paraît-il,

toute une révolution industrielle. En même temps que la distribution de la force à domicile...

VALENTIN SALVIAT

Comme vous êtes savante !

GEORGETTE

Oh ! je répète ce que j'ai entendu dire, voilà tout !

VALENTIN SALVIAT

Ma cousine, voulez-vous être ma femme ?

GEORGETTE, *troublée, mais se forçant à rire.*

Ah ! ah !... Eh bien, si je m'attendais à quelque chose, ce n'était pas à ça... Ah ! ah ! ah ! Vous m'avez presque fait peur !... En France, maintenant, on prévient les gens avant de leur dire des choses semblables... (*Riant.*) Et c'est parce que vous m'avez crue savante que... mais, mon cousin, il y a des doctresses, il y a...

VALENTIN SALVIAT

Je vous parle sérieusement.

GEORGETTE

Oui, oui, oui ! Vous voulez vous moquer de moi !

VALENTIN SALVIAT

Je vous jure...

GEORGETTE

Ne jurez pas. Vous m'avez jadis reproché d'être un peu orgueilleuse. Je me le rappelle très bien. Vous vous êtes dit : « Je vais voir si cette petite prendra au sérieux... » Et si je vous avais répondu oui... ou non, vous seriez parti d'un grand éclat de rire... Et vous auriez été raconter l'histoire à mon oncle, et cela vous aurait fort amusé... Eh bien ! mon cousin, ce n'est pas gentil, et je m'en vais fâchée contre vous, très fâchée.

VALENTIN SALVIAT

Restez, je vous en prie. Je n'ai aucune envie de me moquer de vous, et vous le savez bien.

GEORGETTE

Je vous dis, moi, que je ne suis ni aussi naïve, ni aussi vaniteuse que vous le pensez... Allons, adieu. Si c'est un pari que vous avez fait, vous l'avez perdu, mon cousin. Au revoir. *(Elle rit et veut sortir.)*

VALENTIN SALVIAT, *l'arrêtant de la voix et avec force.*

Georgette!

GEORGETTE

Monsieur!

VALENTIN SALVIAT

Je ne suis pas homme à plaisanter ainsi... Encore une fois, vous le savez. Et vous voyez bien que je ne plaisante pas. Je vous répète ma demande : Voulez-vous être ma femme?

GEORGETTE

Ces choses-là ne se disent pas aux jeunes filles, monsieur, mais d'abord à leurs parents.

VALENTIN SALVIAT

C'est possible. Moi, c'est à vous que je m'adresse, et je vous supplie de me répondre. D'ailleurs, ni votre père, ni votre mère...

GEORGETTE

Vous savez bien qui les remplace. Mais puisqu'il faut que je croie que vous parlez sérieusement, — car vous n'auriez pas mêlé le souvenir de mon père et de ma mère à une plaisanterie, — c'est donc sérieusement que je vais vous répondre. Celle qui sera votre femme,

monsieur, ne doit ressembler en rien à la jeune fille toute simple que je suis.

VALENTIN SALVIAT

Si vous étiez autre, je ne vous aimerais pas.

GEORGETTE

Vous vous trompez alors, et il est heureux pour vous et pour moi que je ne me trompe pas avec vous. Votre femme devra être préparée au rôle qui lui est destiné dans la société. Moi, je ne saurais pas le tenir, et vous seriez bien vite las d'une provinciale ignorante et timide.

VALENTIN SALVIAT

Ah! Georgette! Si c'était la seule raison de votre refus!...

GEORGETTE

N'est-elle pas suffisante?

VALENTIN SALVIAT

Je déteste le monde et je n'aspire qu'à l'isolement. Il sera aussi complet que vous le désirerez.

GEORGETTE

Je ne suis pas la femme qu'il vous faut.

VALENTIN SALVIAT

Je sais bien que si... mais, sans doute, mon âge vous effraie.

GEORGETTE, *évasivement.*

Oh!

VALENTIN SALVIAT

Ou plutôt... vous m'avez mal jugé. Vous me croyez brutal et sans cœur... Si jamais vous consentiez à... vous verriez, Georgette, combien de tendresse renferme ce cœur qui n'a jamais aimé. Je vous en prie,

laissez-moi continuer. Vous me croyez insensible au spectacle de la misère. Vous vous trompez... D'ailleurs, c'est vous qui auriez le soin de faire la part des pauvres, et elle serait aussi large qu'il vous plairait.

GEORGETTE

J'ai cru, en effet, pendant un moment, que vous étiez égoïste. Maintenant, je sais que cela n'est pas.

VALENTIN SALVIAT

Pourquoi donc me repoussez-vous ?

GEORGETTE

Je ne puis vous le dire.

VALENTIN SALVIAT

Donnez-moi une raison.

GEORGETTE

Je n'ai pas à vous en donner.

VALENTIN SALVIAT

Aimez-vous quelqu'un ?

GEORGETTE, *douce et ferme.*

Je ne veux pas vous répondre.

VALENTIN SALVIAT

Je n'accepte pas que votre refus soit définitif.

GEORGETTE

Il l'est, cependant.

VALENTIN SALVIAT

Non ! vous réfléchirez... vous consulterez, autour de vous, ceux qui vous aiment réellement.

GEORGETTE

C'est inutile, et vous feriez mieux de renoncer...

VALENTIN SALVIAT

Vous savez, ma cousine, que, pour arriver là où je

suis, il m'a fallu de l'énergie, beaucoup d'énergie. Je ne suis donc pas habitué à abandonner un projet devant le premier obstacle, surtout lorsque le projet me tient à cœur et que je l'ai mûrement délibéré. Je vous demande encore de réfléchir et de remettre votre réponse à demain.

GEORGETTE

Elle sera celle que je vous ai faite tout à l'heure.

VALENTIN SALVIAT

Qui sait ? Allons, à demain, ma cousine... (*A Pauline qui vient d'entrer.*) Je vais à l'usine, où Landrecy m'attend, et je reviendrai ici ensuite, pour que tu me fasses voir tes régénérés. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

GEORGETTE. PAULINE

PAULINE

Qu'as-tu répondu ?

GEORGETTE

Pouvais-je répondre autrement que par un refus ? Ne suis-je pas liée à Henri par mon serment et par une profonde affection ? Henri a demandé que notre mariage fût reculé jusqu'à ce qu'il ait acquis une position. Je l'attends. Tu as l'air d'être contrariée.

PAULINE

Moi ? pas du tout. J'ignorais si, depuis un an, tes sentiments étaient restés les mêmes, et j'avoue que la demande de mon frère m'avait extrêmement flattée ! Enfin ! n'en parlons plus... Voyons, il s'agit de lui montrer au moins que son argent n'a pas été gaspillé pendant son

absence. Nous n'avons pas de temps à perdre. Passe-moi le carton des régénérés. (*Georgette va le chercher.*) Il y a bien Féchain, mais je voudrais en avoir plusieurs à lui montrer.

GEORGETTE

Voilà, ma tante.

PAULINE, *prenant une fiche.*

Alexandre Chantaud. Six ans de prison.

GEORGETTE

Il a quitté le pays, je crois.

PAULINE, *désappointée.*

Tu as raison... Ah! voilà... voilà notre affaire : Auguste Rouche... deux ans de prison. (*Avec regret.*) Il n'a eu que deux ans. Conduite exemplaire...

GEORGETTE

Rouche... Conduite exemplaire... La fiche n'est pas au courant... On l'a renvoyé de chez M. Varmes parce qu'il avait volé...

PAULINE

Volé... volé... On n'en sait rien.

GEORGETTE

Mais si...

PAULINE

Enfin, il n'a pas été poursuivi...

GEORGETTE

Parce qu'on a supplié son patron...

PAULINE

Dans ce cas... (*Entre madame Guerlot.*) Ah! voilà cette bonne madame Guerlot... Vous allez me tirer d'embarras... Georgette, veux-tu aller voir si on a apporté la corbeille? (*Georgette sort.*)

SCÈNE VII

PAULINE, MADAME GUERLOT

MADAME GUERLOT

Monsieur Valentin Salviat n'est pas là ?

PAULINE

Il va revenir.

MADAME GUERLOT

J'avais dit à tout hasard à Féchain et à Clara de venir m'attendre ici.

PAULINE

Vous avez fait ça ? Quelle bonne idée !... Où sont-ils ?

MADAME GUERLOT

Chez le concierge.

PAULINE

Je vais lui téléphoner de nous les envoyer... (*Elle va au téléphone. Tout en sonnant.*) Justement, j'avais besoin d'eux pour... (*Sonnette. Au téléphone.*) Allo ! Faites monter monsieur Féchain et mademoiselle Clara... (*A madame Guerlot.*) Je veux montrer des régénérés à mon frère.

MADAME GUERLOT

Vous ne trouverez pas mieux que Féchain... Si tous nos pauvres lui ressemblaient !

PAULINE

J'en aurais voulu plusieurs... Il y a Rouche, mais je vois sur sa fiche qu'on ignore son adresse... C'est ennuyeux... Clara... il y a bien Clara... seulement, elle a été bonne chez nous.

MADAME GUERLOT

Vraiment ?

PAULINE

Oui. Nous la gardions par charité... mais nous avons été forcés de la renvoyer... Vous savez qu'elle n'a pas pu se replacer, qu'elle est tombée dans le vice... Elle a eu un enfant... Et je l'ai retrouvée sortant d'une maison de détention... (*On frappe.*) Entrez!... Nous allons bien voir si... (*Entrent Féchain, pauvre, mais très proprement mis, et Clara, vêtue aussi très modestement. Ils restent à droite, au-dessus de la porte, debout contre le mur. Féchain le plus près de la rampe.*)

SCÈNE VIII

PAULINE, MADAME GUERLOT, FÉCHAIN, CLARA

MADAME GUERLOT, *bas à Pauline.*

Regardez-moi Féchain, comme il trouve moyen d'être propre avec le peu de secours qu'on lui alloue...

PAULINE, *bas.*

N'est-ce pas?... C'est une bonne fortune pour une œuvre d'avoir un pauvre aussi bien tenu. (*Haut.*) Approchez, Féchain.

FÉCHAIN

Mesdames... (*Salutations dignes.*)

PAULINE

Mon ami, votre bienfaiteur, monsieur Valentin Salviat, a témoigné le désir de vous voir. Je vous en avais prévenu.

FÉCHAIN

Je suis à vos ordres et aux siens, madame la prési-

dente. Je n'aurai qu'un regret, c'est de ne pas pouvoir lui dire, comme il conviendrait, toute ma reconnaissance.

MADAME GUERLOT, *bas à Pauline.*

Et il s'exprime avec une correction!

PAULINE, *de même.*

Il est admirable. (*Haut.*) Monsieur Valentin Salviat vous questionnera peut-être sur votre passé... Je m'en excuse pour lui... Vous ne vous troublerez pas?...

FÉCHAIN

Non, madame.

PAULINE

Qu'est-ce que vous lui direz?

FÉCHAIN

J'y ai déjà pensé, madame la présidente... Je lui dirai toutes mes fautes, et comment...

PAULINE

Oui... mais, voulez-vous... voulez-vous parler... comme si j'étais monsieur Valentin Salviat?

FÉCHAIN

Parfaitement, madame la présidente. (*Un temps.*) Père de cinq enfants, j'eus le malheur de me laisser tenter par le bien d'autrui, j'eus un instant d'oubli et je fus condamné par la justice de mon pays, pour abus de confiance et vol avec effraction. (*Coups d'œil admiratifs entre madame Guerlot et Pauline.*) Après avoir subi le châtement mérité de ma faute, je serais retombé fatalement dans le vice, si Dieu... (*Se reprenant.*) si ma bonne étoile...

MADAME GUERLOT

Vous pouvez dire : Dieu. (*Bas à Pauline.*) N'est-ce pas? Y voyez-vous un inconvénient?

PAULINE

Du tout.

FÉCHAIN

... Si Dieu n'avait mis sur ma route deux admirables dames...

PAULINE, *doucement.*

Oh ! oh !

FÉCHAIN

Est-ce qu'il ne faut pas... ?

MADAME GUERLOT

Mais si, mais si.

FÉCHAIN

... Deux admirables dames qui me ramenèrent dans le bon chemin. Depuis, je suis rentré dans ma famille et j'y vivrais au milieu d'un bonheur modeste, mais complet, si la santé de ma pauvre femme ne laissait à désirer.

PAULINE

C'est parfait... Elle est encore malade, votre femme ?

MADAME GUERLOT

Vous ne me l'aviez pas dit.

FÉCHAIN

C'est que je suis honteux d'avoir aussi souvent recours à l'inépuisable bonté... Ah ! si mes battements de cœur ne m'interdisaient pas tout travail... *(Il essuie une larme. Pauline, se détournant, prend une pièce dans son porte-monnaie.)*

PAULINE, *bas à madame Guerlot.*

Dix francs ?

MADAME GUERLOT

Oui.

PAULINE, à Féchain. de façon à ce que Clara ne voie pas.
Tenez, mon ami.

FÉCHAIN

Non, madame la présidente... non, vraiment...

PAULINE

Allons... Allons !...

FÉCHAIN, *acceptant.*

C'est trop ! c'est trop !

PAULINE

Attendez un peu là-bas, voulez-vous ?... (*Appelant.*)
Clara !

CLARA

Voilà, madame...

PAULINE

Monsieur Valentin Salviat, votre bienfaiteur, témoignera peut-être le désir de vous voir.

CLARA

Oui, madame. Si c'était un effet de votre bonté de m'donner un peu de farine lactée et de quinquina pour mon p'tit... On gagne si peu, dans la couture...

PAULINE

Oui. Je vous délivrerai un bon. Les carnets à souche sont en bas... Sauriez-vous lui dire, à monsieur Valentin Salviat, comment vous avez été assez malheureuse pour... vous me comprenez ?...

CLARA

Mais, madame, c'était pas d'ma faute. V'là comment ça s'est passé... c'est le garçon épicier, un grand blond... Il m'a donné des confitures...

PAULINE

C'est bien... (*A madame Guerlot.*) Rien à faire...

MADAME GUERLOT

Rien... c'est ennuyeux.

CLARA

Madame n'a plus besoin de moi ?

PAULINE

Non.

CLARA

Bien, madame. (*Elle s'éloigne et reste au fond.*)

PAULINE, à madame Guerlot.

Oui, c'est ennuyeux de n'avoir que Féchain... Si on pouvait retrouver l'adresse de Rouche... Ah! mais Féchain la connaît peut-être... (*Appelant.*) Féchain ?

FÉCHAIN

Madame la présidente ?

PAULINE

Vous avez bien connu Rouche ?

FÉCHAIN

Auguste Rouche ; oui, madame la présidente...

MADAME GUERLOT

Savez-vous où il demeure ?

FÉCHAIN

Oui, madame... c'est-à-dire que je saurais bien y aller, mais je ne connais pas le numéro... C'est dans la rue de Paris. Seulement elle est longue.

PAULINE

Vous êtes certain qu'il habite toujours là ?...

FÉCHAIN

Oui, madame la présidente ; je l'ai encore vu hier.

PAULINE, bas à madame Guerlot.

Il n'y a pas de temps à perdre. Montons en voiture et allons le chercher. Féchain nous conduira.

MADAME GUERLOT

... Est-ce que nous le prenons avec nous?

PAULINE

C'est vrai... (*Hésitation.*) Oh! sur le siège!...
Allons... Mon chapeau est au vestiaire.

MADAME GUERLOT

C'est cela. Partons vite. (*A Féchain.*) Vous allez nous
conduire chez Rouche. (*Pendant ce temps, Pauline met
son chapeau et un mantelet.*)

FÉCHAIN

Bien, madame. (*Elles vont pour sortir avec Féchain.
Entre Catherine Bourlon, ouvrière.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, CATHERINE BOURLON

PAULINE

C'est vous, Catherine? Qu'est-ce que vous voulez?

CATHERINE

Je rapportais à madame les torchons ourlés...

PAULINE

Eh bien! vous les avez donnés à la lingerie?

CATHERINE

Oui, madame... seulement, j'aurais voulu une
avance...

PAULINE

Je n'ai pas une minute. Attendez-moi. Je ne serai pas
longtemps.

CLARA

Et moi, madame?...

PAULINE

Quoi ?

CLARA

Pour ma farine lactée et mon quinquina... pour mon p'tit...

PAULINE

Je n'ai pas le temps en ce moment. Attendez-moi.
(*Elle sort avec madame Guerlot.*)

SCÈNE X

CLARA, CATHERINE BOURLON

CLARA

Elle ne vous dirait seulement pas de vous asseoir !
(*Elle prend une chaise et s'assied. A Catherine.*) Asseyez-vous donc.

CATHERINE

Merci, madame.

CLARA

Vous êtes aux « *Filles perdues* », vous ?

CATHERINE

Non, madame.

CLARA

Ah !... aux « *Victimes du vice* », alors... On est mieux, mais il faut aller à la messe.

CATHERINE

J'ourle des torchons.

CLARA

Vous travaillez !

CATHERINE

Naturellement, madame.

CLARA

Et combien que vous gagnez par jour ?

CATHERINE

Vingt-cinq, trente sous.

CLARA

C'est maigre.

CATHERINE

Je suis veuve avec des enfants...

CLARA

Attendez donc... je vous connais... Vous demeurez rue Haute... C'est chez vous qu'il y a de la lumière tous les soirs.

CATHERINE

Je travaille un peu à la lampe. Vous demeurez de ce côté ?

CLARA

Non, mais j'ai remarqué votre fenêtre éclairée et votre figure...

CATHERINE

Vous passez par là, pour rentrer chez vous ?

CLARA

Non... C'est en... en me promenant... (*Un temps.*) Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

CATHERINE

Je venais demander une avance sur l'ouvrage que j'ai livré.

CLARA

Écoutez... vous êtes une brave femme. J'vas vous donner un conseil... Pourquoi que vous ne vous mettez pas dans les œuvres ?

CATHERINE

S'il vous plaît ?

CLARA

Vous gagneriez plus à rien faire qu'à travailler.

CATHERINE

Oui, mais faudrait mendier. J'ose pas.

CLARA

C'est pas mendier... Et on est bien plus heureux. Ainsi, moi, quand j'ai eu mon p'tit..

CATHERINE

Vous êtes mariée ?

CLARA

Non... Quand j'ai eu mon p'tit, on m'a donné une layette et quarante francs.

CATHERINE

Vraiment ?

CLARA

J'vous l'dis.

CATHERINE

Alors, moi, on m'aurait donné quarante francs à la naissance de mon dernier ?

CLARA

Ça dépend... Pour les légitimes, on a moins... Vingt-cinq francs, je crois. Ce n'est pas la même société... Quéqufois, on se fait payer aux deux, quand on trouve un acte de mariage à emprunter. Vous comprenez ?

CATHERINE

Oui, madame.

CLARA

Et puis, tant que vous nourrissez, dix francs par mois.

On a aussi la farine lactée et le quinquina. Il y a des marchands de vin qui vous rachètent ça...

CATHERINE

Je nourris, moi.

CLARA

Alors, pourquoi qu'vous vous êtes pas fait inscrire ?

CATHERINE

Je ne savais pas... Si seulement j'avais pu avoir quarante sous d'avance... Madame ne revient pas... Je suis forcée de partir, parce que, quand les enfants sont tout seuls à la maison, je ne suis pas tranquille. Au revoir, madame.

CLARA

... Ben, et votre avance ?...

CATHERINE

L'aura bien s'en passer.

CLARA

Dites donc... si ça ne vous embête pas trop, que ce soit de l'argent à moi, j'peux vous les prêter, vos quarante sous... Tenez... *(Elle les lui donne.)*

CATHERINE

Oh ! madame...

CLARA

Ben quoi ! vous m'les rendrez quand vous pourrez... on sait ce que c'est...

CATHERINE

Je vous remercie... je vous remercie bien... *(Elle sort.)*

CLARA, seule.

Ça, c'est drôle... C'est moi, qui ne fiche rien, que j'fais l'aumône à celles qui travaillent !... *(Haussement d'épaules.)*

SCÈNE XI

PAULINE, MADAME GUERLOT, CLARA

PAULINE, *entrant.*

Il était temps. Voilà ces dames qui arrivent !... Encore une course inutile !

MADAME GUERLOT

Ce n'est pas de chance tout de même qu'on soit justement venu l'arrêter ce matin !

PAULINE

Qu'est-ce que vous voulez ! nous nous contenterons de Féchain. (*Apercevant Clara.*) Qu'est-ce qu'elle attend ?... Ah ! oui !... (*A madame Guerlot.*) Vous seriez bien gentille de descendre avec elle et de lui donner un bon...

MADAME GUERLOT

Très volontiers... Et celle que nous avons rencontrée ?

PAULINE

Où ça ?

MADAME GUERLOT

Là, dans l'escalier, en revenant.

PAULINE

Catherine... Oh ! elle, il n'y a pas à s'en occuper. Elle travaille.

MADAME GUERLOT

Très bien. (*Elle sort par la droite avec Clara et rencontre M. et madame Pecquet qui entraient.*) Bonjour... bonjour... Je reviens tout de suite.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame Pecquet.

SCÈNE XII

PAULINE, MONSIEUR PECQUET, MADAME PECQUET

PECQUET, *décoré. Rire.*

Enchanté de vous voir... moi.

MADAME PECQUET

Monsieur Valentin Salviat n'est pas arrivé ?

PAULINE

Il va revenir.

MADAME PECQUET

Ma chère, je suis charmée de vous rencontrer seule. Vous savez que mon mari va se présenter aux élections du conseil municipal... Nous avons eu la main forcée par des amis... des électeurs... Je viens vous demander votre appui. (*A son mari.*) N'est-ce pas, mon ami ?

PAULINE

Je...

MADAME PECQUET

Je sais ce que vous allez me dire, que vous ne vous occupez pas de politique... mais vous ferez cela pour moi. Vous avez des protégés qui seront très sensibles à un mot que vous leur direz. M. Pecquet connaît les besoins de la ville, il est très compétent dans les questions administratives... pas très orateur, mais travailleur acharné. N'est-ce pas, mon ami ?... Depuis dix ans, vous le savez, je suis présidente de l'œuvre des « *Mères des Filles Perdues...* » je pense que les électeurs ne l'auront pas oublié... Il ne m'appartient pas de rappeler nos bonnes actions, mais d'autres pourront dire qu'il n'y a pas eu de liste de souscription où ne figure le nom de M. Marcel Pecquet, 17, Grande-Rue.

PAULINE

Vous me...

MADAME PECQUET

Je compte sur vous. Merci. Mon mari vous est fort reconnaissant... N'est-ce pas, mon ami ?

LE DOMESTIQUE

Madame Paillencourt. *Entrent madame Paillencourt et madame Guerlot.*

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME PAILLENCOURT, MADAME GUERLOT

MADAME PAILLENCOURT, à Pauline.

Monsieur Valentin Salviat n'est pas encore arrivé ?

PAULINE

Il ne va pas tarder.

PECQUET, à madame Paillencourt. *Rire.*

Enchanté de vous voir, moi...

MADAME PAILLENCOURT, apercevant madame Pecquet.

Ah ! madame Pecquet ! Comment allez-vous ? Il y a si longtemps que je ne vous ai vue... Vraiment, ces assemblées de charité, c'est bien commode pour se retrouver ! n'est-ce pas ?

MADAME PECQUET, qui causait avec Pauline.

N'est-ce pas, ma chère ? Ah ! madame Guerlot !... (À Pauline. Vous permettez ? Elle va vers madame Guerlot. Pendant ce qui suit, M. Pecquet flirte avec madame Paillencourt.)

PAULINE

Faites donc. Je vais préparer les dossiers pour la séance. (*Elle va au meuble du fond.*)

MADAME PECQUET, à madame Guerlot.

Et votre souscription pour vos vieillards ?

MADAME GUERLOT

Oh ! chère madame ! j'oubliais de vous remercier... La première somme que j'ai reçue venait de M. Marcel Pecquet.

MADAME PECQUET

... 17, Grande-Rue... N'oubliez pas l'adresse, lorsque vous publierez la liste... C'est un des travers de mon mari. *(Cherchant Pecquet des yeux.)* N'est-ce pas, mon ami ?... Il paraît que madame Paillencourt veut faire une loterie... Je ne donnerai rien... vous comprenez... Quand on professe les opinions politiques qu'elle affiche... Ah ! à propos, je suis bien aise de pouvoir vous dire deux mots en particulier. Vous savez que mon mari va se présenter aux élections... *(Elle continue en remontant avec madame Guerlot.)*

LE DOMESTIQUE

Madame Aubigny... Madame Roucheronnes... *(Entrent mesdames Aubigny et Roucheronnes, portant une corbeille de fleurs ; sur un ruban, en lettres d'or. on lit ces mots : « A Valentin Salviat. »)*

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME AUBIGNY,
MADAME RONCHERONNES

MADAME AUBIGNY

Nous apportons la corbeille de fleurs. *(Mouvement. Cris d'admiration. Félicitations. On se montre l'inscription.)*

MADAME AUBIGNY et MADAME RONCHERONNES, ensemble,
à Pauline.

Monsieur Valentin Salviat n'est pas encore arrivé ?

PAULINE

Il ne tardera pas.

PECQUET, à madame Aubigny. *Rire.*

Enchanté de vous voir, moi... *(Il continue à causer avec elle, à voix basse.)*

MADAME PECQUET, à madame Guerlot, en terminant sa conversation.

... Pas très orateur... mais travailleur acharné...

MADAME RONCHERONNES, à madame Pecquet.

Ah ! madame Pecquet... J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

MADAME PECQUET, à madame Guerlot.

Je vous demande pardon... *(Elle s'écarte avec madame Roncheronnes.)*

MADAME RONCHERONNES

Nous avons procédé hier au tirage de notre loterie et je suis heureuse de vous apprendre que vous avez gagné une superbe bonbonnière en argent ciselé, Louis XV, doublée en vermeil...

MADAME PECQUET

Je suis ravie...

MADAME RONCHERONNES

Je vous l'ai fait envoyer chez vous.

MADAME PECQUET

Vous êtes mille fois trop bonne.

MADAME AUBIGNY, à madame Roncheronnes.

Dites-moi, ma chère, est-ce vous qui avez la facture de la corbeille ? *(Elles s'éloignent toutes les deux.)*

MADAME PECQUET, à madame Paillencourt.

Madame Paillencourt... je voulais vous dire... Est-ce que vous ne faites pas une loterie pour votre œuvre?

MADAME PAILLENCOURT

Mais si, chère madame.

MADAME PECQUET

Voulez-vous me permettre de vous offrir un lot?

MADAME PAILLENCOURT

Ce n'est pas un service à découper?

MADAME PECQUET

Non, non, non.

MADAME PAILLENCOURT

Parce que nous en avons déjà six. Je ne sais pas pourquoi.

MADAME PECQUET

Ce sont les cadeaux de noce en double dont on se débarrasse... Non... C'est une superbe bonbonnière en argent ciselé, Louis XV, doublée en vermeil...

MADAME PAILLENCOURT

Oh ! mille fois merci... *Elles s'éloignent.*

LE DOMESTIQUE

Monsieur Escaudain ! *Entre Escaudain, l'air notaire.*

SCÈNE XV

LES MÊMES, ESCAUDAIN, puis MESDAMES LE CATELIER et DESTOURMEL, puis MADAME ORSEL

PAULINE

Je suis heureuse, monsieur, que vous ayez accepté notre invitation.

ESCAUDAIN

C'est moi, madame, qui...

LE DOMESTIQUE

Madame Le Catelier. — Madame Destourmel.

PAULINE

Ah ! nous allons pouvoir ouvrir la séance. (*Elle va à droite recevoir les nouvelles arrivées.*)

MADAME PECQUET, à madame Guerlot.

C'est un vieux ménage de domestiques qui a été longtemps à notre service. Ils ne sont plus bons à rien et je ne voudrais pas les jeter à la rue. Est-ce que vous ne pourriez pas me les prendre dans votre asile de vieillards ?

MADAME GUERLOT

C'est impossible, ma chère madame Pecquet. Vous connaissez nos règlements. Ils sont semblables à ceux de votre œuvre des « *Mères des Filles perdues...* » Vous vous souvenez bien que vous avez été vous-même forcée de me refuser de prendre une malheureuse fille séduite, l'autre jour.

MADAME PECQUET

Oui, mais aussi... vous comprenez... elle avait deux jumeaux !...

MADAME GUERLOT

Je regrette, vraiment, je regrette...

MADAME PECQUET

Eh bien, écoutez... Prenez-moi mes deux vieillards et je vous débarrasse de votre fille-mère.

MADAME GUERLOT

Mon Dieu... je pourrais voir s'il est possible d'interpréter le règlement de façon... (*Elles passent.*)

PAULINE, à la table de gauche, agitant une sonnette.
Mesdames...

MADAME LE CATELIER

Nous n'attendons pas monsieur Valentin Salviat?...

PAULINE

Non. Il a demandé qu'on commence sans lui.

LE DOMESTIQUE

Madame Orsel. (*Entre madame Orsel, très coquette.*)

MADAME ORSEL

Ne vous dérangez pas... Je ne fais qu'entrer et sortir... J'approuve d'avance... Monsieur Valentin Salviat?...

PAULINE

N'est pas encore arrivé.

MADAME ORSEL

Alors, je me sauve... Je reviendrai tout à l'heure...

ESCAUDAIN, à madame Aubigny.

Et maintenant... elle va aller à domicile, consoler un malheureux...

MADAME AUBIGNY

... Un malheureux jeune homme qui se meurt d'amour pour elle...

ESCAUDAIN

Depuis hier soir. (*Madame Orsel sort.*)

SCÈNE XVI

PAULINE, MADAME PECQUET, MADAME PAILLENCOURT, MADAME GUERLOT, MADAME AUBIGNY, MADAME RONCHERONNES, MADAME LE CATELIER, MADAME DESTOURMEL, M. PECQUET, M. ESCAUDAIN, *puis* GEORGETTE

PAULINE, *agitant sa sonnette.*

Mesdames... La séance va s'ouvrir sous la présidence de madame Le Catelier... Veuillez vous asseoir... *Mesdames Le Catelier, Destourmel et Pauline s'assoient autour de la table de gauche. Les autres dames à droite, face à madame Le Catelier. Murmures, chaises remuées. M. Pecquet, pendant la scène précédente et pendant celles qui suivent, flirte avec les dames. On entend de temps en temps son rire. M. Escaudain est assis au premier plan. A gauche, madame Pecquet cause avec madame Roncheronnes. Elles n'ont pas prêté attention à la sonnette, et le silence qui s'est fait laisse entendre ceci :)*

MADAME PECQUET

... Pas une liste de souscription où ne figure le nom de M. Marcel Pecquet, 17, Grande-Rue...

PAULINE

Madame Pecquet, madame Roncheronnes...

MADAME PECQUET

Pardon... pardon... *Elles vont s'asseoir ; toutes les conversations particulières reprennent.)*

MADAME AUBIGNY

Pourquoi fait-il toujours suivre son nom de son adresse, sur les listes de souscriptions ?

ESCAUDAIN

Il a une peur bleue des anarchistes. et il espère qu'ainsi ils épargneront sa maison « le jour du grand chambard », comme il dit.

PAULINE. *Sonnette.*

La séance est ouverte. *Le murmure des voix s'éteint doucement. Comme dernière fusée, un éclat de rire étouffé de madame Pailencourt à qui Pecquet dit des bêtises dans le cou.*

MADAME LE CAELIER, *debout.*

Mesdames, messieurs... Grâce à l'initiative de madame Landrecy, nous avons pu réunir dans une sorte de syndicat amical toutes les présidentes des diverses œuvres de charité de notre ville. Contrairement à ce qui se passe trop souvent ailleurs, nous avons pu faire l'union de ces sociétés, sans distinction politique ou religieuse. Nous avons mis en commun une partie de nos capitaux et toutes nos bonnes volontés. Les résultats, sans être extraordinaires, ont été satisfaisants. Madame la secrétaire va vous lire le rapport sur les opérations de cette première année. Avant de lui donner la parole, je vous demande la permission de vous remercier toutes et tous pour votre zèle et votre dévouement. *Petits applaudissements de mains gantées.* La parole est à madame la secrétaire.

MADAME DESTOURMEL

Mesdames et messieurs... Dans notre temps de scepticisme et de doute, un homme s'est trouvé qui... *(Personne n'écoute. Les conversations particulières ont repris. Elles couvrent la voix de madame Destourmel qui lit pendant tout ce qui suit un interminable rapport hérissé de chiffres. Sentant bien qu'on ne l'écoute pas, madame Des-*

tourmel a d'ailleurs peu à peu baissé la voix et lit pour elle, par devoir.)

MADAME PAILLENCOURT, à sa voisine.

Elle a un joli chapeau, madame Destourmel...

MADAME RONCHERONNES

Oui... J'en ai vu un, rue des Carmes, à la devanture de ces demoiselles Valois, qui était un amour...

MADAME PAILLENCOURT

Le petit, avec du jais?...

MADAME AUBIGNY

M. Pecquet est bien papillotant.

ESCAUDAIN

Ne m'en parlez pas.

MADAME AUBIGNY

Comment a-t-il la Légion d'honneur?

ESCAUDAIN

On l'a décoré comme « *Mère des Filles perdues.* »

MADAME AUBIGNY

Vous m'en direz tant.

MADAME GUERLOT, à madame Pecquet.

Vous avez vu la robe de madame Durand?...

MADAME PECQUET

Oh ! j'ai failli lui éclater de rire au nez... (A son mari, de loin.) N'est-ce pas, mon ami ? (Le diapason des voix monte peu à peu. Tout le monde parle à la fois : modes, théâtres ; on se raille mutuellement. Brouhaha où l'on ne distingue plus rien et qui dure quelques instants. Imperturbable, madame Destourmel lit toujours. Entre Georgette, très troublée. Elle vient auprès de Pauline et lui parle bas à l'oreille. Pauline se trouble à son tour et l'amène sur le devant de la scène.)

PAULINE, *bas à Georgette.*

Ah! les pauvres gens! Et personne n'était venu à leur secours?

GEORGETTE

Personne.

PAULINE

Viens. *Elle sort par la droite et revient presque aussitôt avec un chapeau et un manteau. On s'en aperçoit : « Qu'est-ce qu'il y a? — Je ne sais pas. » Pauline va vers madame Le Catelier, lui dit deux mots tout bas et sort avec Georgette qui l'attendait auprès de la porte. Un silence s'est fait.*

SCÈNE XVII

LES MÊMES, moins PAULINE et GEORGETTE

MADAME LE CATELIER

Mesdames, madame Landrecy est appelée au dehors pour une affaire de la plus haute importance.

PLUSIEURS VOIX, *timidement.*

Peut-on savoir?...

MADAME LE CATELIER

Je sais que cette affaire concerne les œuvres, et rien de plus. Madame Landrecy vous prie de l'attendre. Madame la secrétaire va continuer la lecture du rapport.

MADAME DESTOURMEL

J'ai terminé, madame. *Petit colloque entre madame Le Catelier et madame Destournel. Pendant ce temps, animation dans les groupes.*

MADAME LE CATELIER. (*Sonnette.*)

Mesdames, je mets aux voix les conclusions du rapport. (*Toutes les mains se lèvent.*) Avis contraire? Le rapport est adopté. (*Sonnette.*) Quelqu'un a-t-il une communication à faire à l'assemblée?

MADAME PAILLENCOURT, *bas.*

Ah! oui... j'allais oublier... (*Elle cherche une lettre dans son ridicule.*) Je demande la parole.

MADAME LE CATELIER

La parole est à madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT, *cherchant sa lettre, en lit une autre.*

« La moindre offrande sera accueillie avec reconnaissance »... Ce n'est pas ça!... On en reçoit tant, de ces lettres... Ah! voici : c'est une demande de secours qui nous a été envoyée il y a quelques jours. Elle est conçue dans les termes habituels, avec une menace de suicide... je crois. (*Elle relit.*) Oui : « Si Dieu nous abandonne, nous chercherons un refuge dans la mort... »
Signé : « NACLETTE, rue aux Juifs. » Voilà.

MADAME LE CATELIER

On fera prendre des renseignements. (*Elle donne la lettre à madame Destourmel.*)

MADAME DESTOURMEL

C'est à deux pas. J'irai aujourd'hui, ou demain.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, PAULINE. *Entre Pauline, toute pâle, son mouchoir à la main, les yeux rougis.*

PAULINE

Mesdames... mesdames... un malheur... Un grand malheur !

TOUTES

Quoi donc?... Parlez ! Parlez !

PAULINE

On est venu prévenir ma nièce, tout à l'heure... Le bruit courait qu'une mère s'était suicidée avec ses trois enfants... parce qu'elle n'avait pas de pain à leur donner... Je n'ai pas voulu vous émouvoir avant d'être certaine... J'en viens... C'est vrai... Je n'ai pas eu la force de monter dans la chambre... Nous aurons des détails tout à l'heure. *(Elle pleure.)*

MADAME PAILLENCOURT

Où... où demeuraient ces malheureux ?

PAULINE

Rue aux Juifs.

MADAME PAILLENCOURT

Naclette... Leur nom, c'est Naclette ?

PAULINE

Comment savez-vous... ?

MADAME LE CATELIER, *passant la lettre à madame Pailencourt qui la passe à Pauline.*

Tenez !

PAULINE, *après avoir lu.*

Mon Dieu !

MADAME LE GATELIER

Cette pauvre femme, ne connaissant pas les œuvres, s'était adressée au hasard à madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT, *très sincère.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est ma faute !... c'est ma faute, si ces malheureux sont morts... *Elle éclate en sanglots.* Si j'avais su, mon Dieu ! si j'avais su... Moi, je croyais que c'était une lettre comme on en reçoit tant... Et c'était vrai !... c'était vrai !... Ils se sont suicidés ! Ça arrive donc, ces choses-là ? C'est ma faute !... c'est ma faute !

PAULINE

Mais non, mon enfant, mais non !... *(Tout le monde l'entoure et cherche à la consoler.)*

MADAME PAILLENCOURT

Je ne m'en consolerais jamais, jamais... *(Toujours sanglotant.)* Oh ! cette pauvre femme... cette mère qui n'a plus de pain pour ses enfants... et qui se tue... et qui les tue avec elle... Mon Dieu !... Ah ! ah ! J'étouffe !... *(Elle est sur le point de s'évanouir.)*

PAULINE

Attendez, je vais l'emmener par là !... *(Elle sort par le fond avec madame Paillencourt en passant entre la table du milieu et l'estrade.)*

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins PAULINE et MADAME PAILLENCOURT. *Consternation générale, un grand silence. Plusieurs dames, réellement émuës, s'essuient les yeux.*

MADAME PECQUET

Et si on apprend qu'elle nous a écrit, nous serons propres !...

MADAME GUERLOT

C'est vrai... Quel scandale !

MADAME AUBIGNY

Les journaux...

MADAME PECQUET

Allez donc demander des souscriptions, après ça...

MADAME GUERLOT

Et la loterie... Plus d'autorisation...

MADAME PECQUET

Dans l'intérêt même des pauvres, il faut que ce détail ne se sache pas.

MADAME RONCHERONNES

La lettre... Qui est-ce qui a la lettre ?

MADAME PECQUET

La voici.

MADAME GUERLOT

Il faudrait... (*Geste de la déchirer.*)

MADAME LE CATELIER

Non certes, je ne le veux pas. Nous aurions dû faire une prompte enquête... Nous avons eu tort...

ESCAUDAIN

Voulez-vous me permettre un mot, madame ? La lettre a été adressée à madame Paillencourt. Or, l'œuvre de madame Paillencourt est celle des « *Ménages irréguliers* », et la malheureuse, dont nous déplorons la mort, vivait seule. Madame Paillencourt ne pouvait donc que vous communiquer sa lettre à la plus prochaine réunion, ce qu'elle a fait. Si l'on conserve ce document et s'il tombe dans les mains de quelque journaliste ?... Vous avez vu la douleur de madame Paillencourt... Quelles seraient pour elle, et pour toutes nos œuvres, les con-

séquences d'une publication ? Je me refuse à en prendre la responsabilité.

MADAME PECQUET

Je la déchire.

MADAME GUERLOT,

Non !... Il vaut mieux la brûler...

PLUSIEURS VOIX

Oui, oui !

MADAME GUERLOT

Une allumette...

MADAME PECQUET

Voilà... voilà... *(Madame Guerlot, accompagnée de mesdames Roncheronnes et Pecquet, vont brûler la lettre dans la cheminée qui est au fond. Silence pendant qu'elle brûle.)*

MADAME LE CATELIER, à elle-même.

Ce n'est pas ça, la charité ! *(Soupir général de soulagement.)*

ESCAUDAIN

De plus, il faut que chacune de vous prenne l'engagement formel d'ignorer...

MADAME GUERLOT

Nous le prenons.

TOUTES

Oui, oui.

ESCAUDAIN

Il faut prévenir cette pauvre petite madame Paillencourt.

MADAME RONCHERONNES

La voici. *(Madame Paillencourt, un peu remise, rentre avec Pauline.)*

SCÈNE XX

LES MÊMES, PAULINE, MADAME PAILLENCOURT,
puis GEORGETTE

PLUSIEURS DAMES

Eh bien, comment cela va-t-il ?

MADAME PAILLENCOURT

Un peu mieux, merci... (*Sanglots contenus.*)

MADAME GUERLOT

Allons, allons, il faut être raisonnable... ne pas se frapper comme ça...

MADAME PECQUET

La lettre est brûlée... Vous ne l'avez pas reçue...

ESCAUDAIN

A tout prix, il fallait en empêcher la publication, n'est-ce pas ?

MADAME PAILLENCOURT

Oui, oui...

MADAME GUERLOT

Tout le monde a pris l'engagement de n'en pas souffler mot.

MADAME LE CATELIER

Cela prouve la nécessité d'une institution dont nous avons déjà parlé quelquefois, la caisse des secours immédiats, et dont l'idée première est de madame Landrecy.

PAULINE

Certes. Il faut absolument faire quelque chose dans ce sens. Vous ne sauriez croire l'émotion que j'ai ressentie devant cet affreux spectacle de la misère... Non,

il ne faut plus que cela soit possible. Il ne faut pas que dans une ville comme dans la nôtre, des malheureux puissent se suicider parce qu'ils manquent de pain. Il faut absolument créer une œuvre permanente où quiconque viendra disant : « J'ai faim », pourra exiger comme une dette sacrée qu'on lui donne de quoi vivre jusqu'au lendemain. A côté de cette œuvre, une autre s'impose où quiconque voudra travailler, pourra venir demander du travail et exiger qu'on lui en procure. Il le faut !

TOUTES LES DAMES

Oui... oui... cela est nécessaire ! Il le faut ! Il le faut !

MADAME LE CATELIER

Vous n'oubliez qu'une chose, c'est la dépense énorme que cela occasionnerait. *(Tous les yeux se tournent vers Pauline.)*

PAULINE, rêveuse.

Oui... il faudrait... il faudrait pouvoir faire la charité comme une reine.

MADAME PAILLENCOURT, avec intention.

Ou comme un roi.

PAULINE

Ecoutez-moi, mesdames. Je vais faire une tentative auprès d'un homme dont nous connaissons toutes la générosité.

MADAME LE CATELIER

Ce serait si beau, si l'on pouvait réussir ! Songez que cela n'existe réellement nulle part.

ESCAUDAIN

Quel exemple nous aurions donné !

PAULINE

Combien de misères nous soulagerions ! (*A part.*)
Ah ! Georgette ! Georgette !

MADAME GUERLOT

En attendant que nous puissions instituer ces deux œuvres d'une façon définitive, mon avis est qu'il faut profiter de l'émotion causée par cette catastrophe pour faire un pressant appel à la charité publique.

MADAME PECQUET

Nous allons discuter cela. Reprenons la séance, madame Le Catelier...

MADAME LE CATELIER

Très bien. (*Elle remonte sur l'estrade. Chacun reprend sa place. Sonnette de madame Le Catelier.* La séance est reprise... Madame Guerlot parle de faire un pressant appel à la charité publique.

MADAME PAILLENCOURT

Oui, oui !... Beaucoup de personnes qui, en temps ordinaire, nient la pauvreté, vont bien être forcées de se rendre à l'évidence.

MADAME PECQUET

Il faut que nous profitions de ce malheur pour empêcher de s'en produire d'autres semblables. Il faut forcer les porte-monnaie à s'ouvrir.

ESCAUDAIN

Par quels moyens ? Une souscription ?

MADAME GUERLOT

Il y en a déjà une.

ESCAUDAIN

Une loterie ?

MADAME PAILLENCOURT

Il y en a déjà une.

MADAME PECQUET

Une fête.

TOUTES

Oui, oui, une fête...

MADAME RONCHERONNES

Un concert? J'aurais le concours de plusieurs artistes...

MADAME PECQUET, *se retournant.*

Gratuit?

MADAME AUBIGNY

Oh! il n'y a pas à s'inquiéter de cela. Les artistes ont bon cœur...

MADAME PECQUET

Impossible, un concert. Celui de la Préfecture est fixé à samedi prochain. Nous ne ferions rien.

MADAME AUBIGNY

Un bal.

TOUTES

Ah! oui... un bal... un bal...

MADAME RONCHERONNES

C'est cela... Notre ville n'a pas tant de distractions...

MADAME LE CATELIER

Y pensez-vous?... Quel titre donnerez-vous à cette fête? La fête des suicidés de la rue aux Juifs?...

MADAME PECQUET

Pourquoi pas?... Il y a bien eu à Paris la fête d'Ischia... Et là, c'est par centaines qu'on comptait les morts!

MADAME GUERLOT

L'idée est excellente et mon avis est qu'il faut la mettre à exécution le plus tôt possible.

MADAME AUBIGNY

Nous pouvons ramasser là cinq mille francs, peut-être, pour notre caisse des secours immédiats...

MADAME GUERLOT

Cinq mille francs ! avec le bruit qu'on va faire autour de cet accident, et une bonne réclame, nous pouvons très bien faire dix mille.

MADAME RONCHERONNES

Quelle date ?...

MADAME PECQUET

Samedi en huit.

PLUSIEURS VOIX

Oh ! oh !...

MADAME GUERLOT

Et le temps de commander ses robes....

MADAME AUBIGNY. *debout.*

Moi, j'ai une robe de faille que je n'ai pas encore mise... avec des entre-deux de grosses dentelles... On peut fixer la date qu'on voudra...

MADAME GUERLOT

Samedi en quinze.

MADAME PECQUET

C'est bien tard... Dans quinze jours, on n'y pensera plus, à cette histoire-là...

MADAME AUBIGNY

Eh bien, jeudi en quinze.

TOUTES

C'est cela, c'est cela...

MADAME RONCHERONNES, à sa voisine.

Moi, je vais aller tout de suite chez ma couturière, parce que, si j'attends, elle sera sur les dents. *(Entre Georgette.)*

PAULINE.

Voilà des détails... *(Elle va à droite écouter Georgette. Les dames causent ensemble. On entend par-ci, par-là, des mots relatifs à la toilette : « Pas trop décolletée... Jaune paille... Avec des volants... Ça ne se porte plus, etc... »)*

MADAME PAILLENCOURT, encore triste.

Et un gros nœud mauve sur l'épaule gauche, avec une aigrette dans les cheveux... toute simple... un seul brillant... ou même une turquoise. *(Georgette sort. Pauline redescend.)*

PAULINE

Mesdames... je suis heureuse... une grande consolation... On a pu rappeler à la vie une des petites filles... l'aînée... six ans. Elle est maintenant hors de danger... Je vais lui porter les premiers secours au nom de toutes nos œuvres réunies. *(Elle sort.)*

SCÈNE XXI

Les Mêmes, moins PAULINE, puis VALENTIN SALVIAT

MADAME PAILLENCOURT

Oh ! que je suis contente !... Madame la présidente, j'ai une proposition à faire. Je tiens à réparer, dans la mesure du possible, un malheur dont je suis la cause

involontaire. Vous n'aurez pas à vous occuper de cette enfant. Nous nous chargeons de tout.

MADAME PECQUET

Pardon... pardon... Qu'est-ce que vous entendez par « nous » ?

MADAME PAILLENCOURT

J'entends l'œuvre dont je suis la présidente.

MADAME PECQUET

Nous rendons justice à la spontanéité de vos sentiments, ma chère madame, et nous reconnaissons bien là votre bon cœur ; mais il ne paraît pas possible, à moi du moins, que vous donniez suite à votre projet.

MADAME PAILLENCOURT

Et pourquoi ?

MADAME PECQUET

Nous savons que le budget de votre œuvre suffit à peine à vos besoins... puisque vous êtes forcée de faire une loterie pour combler un déficit.

MADAME PAILLENCOURT

Je prendrai les frais à ma charge.

MADAME PECQUET

Au contraire, l'œuvre dont j'ai l'honneur d'être la présidente a un important disponible. Je demande donc que l'enfant nous soit attribuée.

ESCAUDAIN, à madame Paillencourt, bas.

Est-ce que vous allez laisser cette fillette aux soins d'une société sans religion comme l'est celle de madame Pecquet ? Songez donc, quelle superbe réclame pour l'œuvre qui aura la petite ! *Haut.*) Pardon, madame la présidente, il me semblait naturel que l'enfant fût confiée à l'œuvre de madame Paillencourt ; mais, du

moment qu'on lui conteste ce droit, je réclame l'orpheline pour la mienne.

MADAME GUERLOT

Moi aussi.

MADAME RONCHERONNES

Moi aussi.

MADAME PECQUET

C'est moi qui l'ai demandée la première.

PLUSIEURS VOIX

Pardon... pardon... après madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT

Si madame Pecquet voulait bien se donner la peine de réfléchir, elle comprendrait que son œuvre doit être écartée d'abord...

MADAME PECQUET, *prenant la mouche.*

Vous saurez, madame, que je n'ai pas l'habitude de parler sans réfléchir. Mon œuvre doit être écartée d'abord ! Et pourquoi ?

MADAME PAILLENCOURT

Mais, ma chère madame, vous êtes les « *Mères des Filles perdues* », et je vous ferai observer amicalement que l'orpheline n'est pas une fille perdue...

MADAME PECQUET

En effet, chère madame, mais elle n'est pas davantage une victime du vice.

MADAME PAILLENCOURT

La mère de l'orpheline était chrétienne.

MADAME PECQUET

La preuve qu'elle n'était pas chrétienne, c'est qu'elle s'est suicidée.

MADAME GUERLOT

Dans le doute, il vaut mieux que l'enfant soit confiée à une œuvre sans couleur politique. La mienne.

MADAME PECQUET

Une œuvre pour les vieillards... Une œuvre sans passé, peu connue...

MADAME GUERLOT, *à pleine voix.*

Vous êtes bien heureuse de la trouver pour vous débarrasser de vos vieux domestiques !

MADAME LE CATELIER

Mesdames... je vous en prie... du calme... Ces débats, au sujet d'une orpheline, sont regrettables. Pour un peu, vous proposeriez de la tirer au sort.

MADAME PECQUET

Pourquoi pas ?

MADAME LE CATELIER

Du calme, madame Guerlot.

MADAME GUERLOT

Je ne saurais être calme lorsqu'on attaque une œuvre à laquelle j'ai consacré toute ma vie.

MADAME PECQUET

Vous ne me ferez pas taire, vous savez, madame !

MADAME ROUCHERONNES

Vous avez raison, madame Pecquet. Il ne faut pas que les cagots mettent la main sur cette enfant.

M. ESCAUDAIN

Cagots !... Vous avez dit cagots !... Vous allez retirer le mot !

MADAME PECQUET, *allant au bureau.*

Madame Le Catelier, je vous prie de me faire respecter. Je demande la parole.

MADAME GURIEFF

Elle a-attaqué mes vieillards !

MADAME AUBIGNY

La voilà bien, la charité laïque, la charité sans Dieu !

MADAME ROUCHERONNES

On mettra le mot au procès-verbal !

MADAME DESTOURMEL

Du calme, je vous en prie, du calme !

M. PECQUET, à M. Escaudain.

Vous êtes un insolent.

M. ESCAUDAIN

Et vous un idiot.

LE DOMESTIQUE

Monsieur Valentin Salviat. *(Entre Salviat qui, voyant le tumulte, se retire sur la pointe du pied.)*

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, MADAME LE CATELIER

MADAME LE CATELIER

Et comment monsieur Valentin Salviat a-t-il pris les choses ?

PAULINE

Mieux que je ne l'aurais espéré. Il a un peu ri, il m'a un peu plaisantée parce que je lui avais annoncé que j'avais établi la concorde la plus absolue entre toutes les œuvres.

MADAME LE CATELIER

En effet.

PAULINE

... Et voilà tout.

MADAME LE CATELIER

Je craignais que cela ne l'amènât à mal penser des œuvres. Sans doute, elles ont leurs défauts et leurs travers, et elles ne doivent être que le côté extérieur et secondaire, dans la pratique de la charité. Mais elles

ont pour résultat de forcer l'aumône chez des gens qui autrement ne penseraient pas à la faire. Elles nous ont permis de soulager beaucoup de misères, et, grâce à elles, bien des enfants et des vieillards ont été secourus qui l'eussent été moins bien ou pas du tout. Elles ont parfois un côté d'ostentation mondaine que je suis la première à déplorer, mais elles comptent beaucoup d'âmes très généreuses et sincèrement éprises de bonté.

PAULINE

J'ai essayé de dire cela à mon frère. Il l'a fort bien compris. Je lui ai dit aussi un mot de notre nouveau projet : la caisse des secours immédiats.

MADAME LE CATELIER

Ah ! Eh bien ?

PAULINE

Il a réservé sa réponse, mais enfin, il n'a pas dit non, et j'ai bon espoir.

MADAME LE CATELIER

Très bien. De mon côté, je ne suis pas restée inactive. J'ai convoqué toutes ces dames hier soir chez moi, et je les ai réconciliées. Il s'est même passé une scène vraiment attendrissante. Elles se sont embrassées, elles ont pleuré... C'était touchant, je vous dis. Elles doivent venir aujourd'hui vous présenter leurs excuses et savoir des nouvelles.

PAULINE

J'en aurai, je le crois bien, de très bonnes à leur donner. Je vais voir mon frère tout à l'heure et reprendre la conversation.

MADAME LE CATELIER

Alors, à bientôt.

PAULINE

A bientôt. (*Madame Le Catelier sort.*)

SCÈNE II

PAULINE, *seule*, puis LE DOMESTIQUE,
puis FÉCHAIN

PAULINE, *après avoir sonné, au domestique
qui paraît au fond.*

Monsieur Valentin Salviat est-il rentré ?

LE DOMESTIQUE

Oui, madame. Il a dit que si madame désirait qu'il fût présent lors de la réception des pauvres, madame n'aurait qu'à le faire demander. (*On frappe.*)

PAULINE

Entrez. *Entre Féchain.* Ah! c'est vous... (*Au domestique.* Prévenez monsieur Valentin Salviat que je l'attends. (*Le domestique sort.*)

FÉCHAIN. *Il est légèrement gris.*

Bonjour, madame la présidente... Il n'est pas là mon bienfaiteur ?

PAULINE

Il va venir. Attendez.

FÉCHAIN

Voulez-vous me permettre de m'asseoir?... Parce que, je ne sais pas si c'est mes battements de cœur, mais je vois tout tourner... Ainsi, vous, j'vous vois monter au plafond et puis redescendre... Ça m'donne des étourdissements.

PAULINE, *étonnée.*

Asseyez-vous. (*A part.* Si je ne le connaissais pas comme je le connais, je jurerais qu'il est gris.

FÉCHAIN, *s'asseyant tout près de la table.*

Écoutez... madame la présidente.

PAULINE

Mais vous sentez l'alcool!...

FÉCHAIN

Ça doit être parce que je me suis frictionné avant de venir... J'étais souffrant... Et si ça n'avait pas été pour vous, savez, je me serais pas dérangé... Seulement, je vous ai entendu dire à l'autr' dame... que vous n'aviez qu'un régénéré à montrer à mon bienfaiteur, alors j'ai pas voulu qu' vous soyez l' bec dans l'eau.

PAULINE

Vous êtes ivre mon ami. Allez-vous-en.

FÉCHAIN, *debout.*

Moi!... J'ai rien de rien.

PAULINE

Vous ne pouvez pas vous tenir debout, vous empochez l'alcool : je vous dis de vous en aller.

FÉCHAIN

Ça se voit donc?... Écoutez, madame, faut qu' ça soye le grand air, parce qu'en sortant du... de chez le... chose, j'étais frais comme votre œil.

PAULINE

Allez-vous-en.

FÉCHAIN

Non. J' veux pas vous mettre dans l'embarras... Ça va se passer... Je me connais, ça va s' passer... Vous verrez, mon bienfaiteur ne s'apercevra de rien... Père de cinq enfants, j'eus le malheur de me laisser tenter par le bien d'autrui...

PAULINE.

Si vous ne voulez pas sortir de bonne volonté, je vais appeler Jean qui vous mettra dehors.

FÉCHAIN.

Soyez donc tranquille, j' vous dis... J' veux pas qu' vous soyez dans l'embarras à cause de moi... *Entre Valentin Salviat.*

SCÈNE III

PAULINE, FÉCHAIN, VALENTIN SALVIAT

FÉCHAIN, *a part.*

Le v'là, mon bienfaiteur.

VALENTIN SALVIAT, *allant à Pauline sans voir Féchain, très gai.*

As-tu vu Georgette ? As-tu de bonnes nouvelles à me donner ?

PAULINE.

Je n'en ai aucune.

VALENTIN SALVIAT.

Dans une heure, je serai fixé sur mon sort... Tiens, la comparaison que je vais te faire va te paraître triviale, mais elle est vraie. Lorsque j'ai su que les temps de misère étaient finis pour moi, que j'allais être riche, très riche, je n'étais pas aussi ému qu'en ce moment... Alors, elle ne t'a rien dit ?

PAULINE.

Rien.

VALENTIN SALVIAT.

Moi, j'ai bon espoir.

PAULINE.

Qui te fait croire... ?

VALENTIN SALVIAT

J'ai confiance dans mon étoile... Et puis, je suis resté un peu superstitieux, et ce matin, en me réveillant, j'ai eu comme un pressentiment... Cela ne m'a jamais trompé... Aussi je suis gai comme pinson.

FÉCHAIN

M'sieu, c'est moi qui suis le régénéré...

VALENTIN SALVIAT, à *Pauline*, riant.

Ah ! ah !... mais... mais... il est saoul, le régénéré !

PAULINE

Hélas !... Il était si bien, hier matin !

FÉCHAIN

Père de cinq enfants, j'eus le malheur de me laisser tenter par le bien d'autrui...

VALENTIN SALVIAT

Tu es saoul, mon bonhomme.

FÉCHAIN

... Par le bien d'autrui... j'eus un instant d'oubli, et je fus condamné par la justice de mon pays.

VALENTIN SALVIAT

Tais-toi... ou je te flanque par la fenêtre.

FÉCHAIN

Oui, mon bienfaiteur.

PAULINE, à *Valentin Salviat*.

J'ai honte, vraiment...

VALENTIN SALVIAT

Bah ! tu ne vas pas te désoler pour ça... Un homme saoul : j'en ai vu bien d'autres... Celui-là sera peut-être amusant ; nous allons le faire causer.

FÉCHAIN

Père de cinq enfants... j'eus le malheur...

VALENTIN SALVIAT

Tu vas avoir le malheur de recevoir une raclée si tu ne m'obéis pas. Tu parleras quand on t'interrogera.

FÉCHAIN

Oui, mon bienfaiteur.

VALENTIN SALVIAT

Debout.

FÉCHAIN, *désolé.*

J'tiendrais pas, mon bienfaiteur.

VALENTIN SALVIAT, *riant.*

... Et puis ne m'appelle plus ton bienfaiteur... Si je l'ai jamais été, je ne le suis plus... Pourquoi ne travailles-tu pas ?

FÉCHAIN

C'est rapport à mes battements de cœur.

VALENTIN SALVIAT

Ah! ah! ah! (*Il lui donne une grande claque sur l'épaule.*) Des battements de cœur! Allons, ne te moque pas de moi.

FÉCHAIN

J'ai un certificat de médecin.

VALENTIN SALVIAT, *s'asseyant.*

Tu continues. Tu as tort. Ce que tu fais en ce moment, c'est une escroquerie. Si tu ne me dis pas toute la vérité... Tu sais ce que c'est que la prison, n'est-ce pas ?

FÉCHAIN

Non, m'sieu.

VALENTIN SALVIAT

Comment, non m'sieu !... Tu n'as donc pas été condamné par la justice de ton pays... comme tu dis ?...

FÉCHAIN, *regardant Pauline.*

Si.

VALENTIN SALVIAT

Tu n'as pas fait ta peine ? *(Il ne répond pas.)* Si tu ne réponds pas, je te fais empoigner en sortant d'ici.

FÉCHAIN, *regardant Pauline.*

C'est que...

VALENTIN SALVIAT

Allons... tu as perdu ta langue, à présent ?... Ça t'embête de raconter tout ça devant madame, parce que tu lui as menti.

FÉCHAIN

Oui, m'sieu.

VALENTIN SALVIAT

Tu lui as bien avoué que tu avais volé.

FÉCHAIN

J'ai jamais volé.

PAULINE

Vous n'avez jamais volé ! J'ai votre casier judiciaire !

FÉCHAIN, *pleurant.*

C'est pas l'mien, madame...

VALENTIN SALVIAT

Elle est bonne ! Raconte-nous ça depuis le commencement.

FÉCHAIN

Ben, voilà... Je n' m'appelle pas Féchnam. Féchain, c'était le nom du mari de ma femme d'à présent, qui est donc veuve. Je les ai connus à Paris. Moi, j'avais tra-

vaille ici, dans le temps, et l'idée m'est poussée d'y revenir. On est arrivé tous les sept.

VALENTIN SALVIAT

Tous les sept ?

FÉCHAIN

Oui. Ma femme, moi et ses cinq enfants.

VALENTIN SALVIAT

Les enfants de Féchain ?

FÉCHAIN

Les enfants de Féchain... les enfants de Féchain... c'est-à-dire qu'y en a deux que... Alors...

VALENTIN SALVIAT

Et comment es-tu devenu amoureux d'une femme qui avait cinq enfants ?

FÉCHAIN. *Regard vers Pauline.*

Monsieur, je vous ai tant conté de blagues que vous êtes libre de ne pas me croire ; mais, pourtant, ce que je vais vous dire, c'est la vérité. Cette femme-là, c'est une brave femme, comme vous ne pouvez pas mieux vous figurer. Elle n'a pas eu de chance. Son premier, Féchain, donc, a été condamné comme vous pouvez le voir par son casier judiciaire... Elle avait ses trois moutards... et si j'ai eu un sentiment pour elle, pendant que l'autre, alors, était là-bas... c'est en la voyant trimer pour les nourrir...

VALENTIN SALVIAT

Elle n'a pas été beaucoup plus heureuse avec son second ?

FÉCHAIN

Quand on est arrivé ici, parole, j'avais envie de travailler. Seulement, qu'est-ce que vous voulez ! le travail,

moi, j'peux pas supporter ça... Ça va bien deux jours, trois jours... et puis après, bonsoir.

VALENTIN SALVIAT

Tu as des battements de cœur ? *Il rit.*

FÉCHAIN

Vous riez, m'sieu, mais ça n'est pas gai... Alors, quand on a su qu'il y avait une société pour les régénérés, qu'on a su ce que c'était, ma femme m'a passé les papiers de son homme... et puis voilà.

VALENTIN SALVIAT

Allons ! tu n'es pas encore aussi fripouille que je pensais. Qu'est-ce qu'elle fait, ta femme ?

FÉCHAIN

Elle est blanchisseuse.

VALENTIN SALVIAT

Tu l'enverras ici. On lui donnera un emploi à l'usine. Elle aura de quoi manger, elle et ses moutards. Toi, tu mangeras quand tu travailleras.

FÉCHAIN, *navré.*

Pas plus souvent que ça, m'sieu ?

VALENTIN SALVIAT

Va-t'en.

FÉCHAIN, *revenant.*

Dites donc, m'sieu... j'suis aussi inscrit chez M. Escaudain... comme repent... Si vous le voyez... y a toujours cinq marmots à la maison... n'y dites rien?... Vous non plus, madame...

VALENTIN SALVIAT

C'est bon, c'est bon...

FÉCHAIN

Merci, mon bienfaiteur. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

PAULINE, VALENTIN SALVIAT

PAULINE

Écoute... Je ne sais comment...

VALENTIN SALVIAT

Tais-toi donc !... Il est bien, ton régénéré !... C'est le seul ?

PAULINE

J'en avais un autre, on l'a arrêté ce matin.

VALENTIN SALVIAT

Ce n'est pas de chance...

SCÈNE V

LES MÊMES, CATHERINE

PAULINE, *très douce.*

Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous en ce moment, Catherine...

CATHERINE

Mais, madame, on m'a dit...

PAULINE, *de même.*

Le matin, vous savez bien... L'après-midi, je ne reçois que les pauvres...

CATHERINE

C'est justement pourquoi je viens...

PAULINE

Je ne comprends pas.

CATHERINE

Je voulais demander à madame de me faire inscrire d'une œuvre...

PAULINE

Comment ! vous qui étiez si courageuse...

CATHERINE

Oui, madame... Mais on m'a dit que j'aurais plus comme pauvre que comme ouvrière.

PAULINE

Et vous accepteriez cela... Vous n'avez donc pas de fierté ?

CATHERINE

Si, madame, mais il n'y a pas de fierté qui tienne quand on ne gagne pas assez pour nourrir ses enfants...

PAULINE

Est-ce que votre ouvrage n'est pas assez payé ?

CATHERINE

Madame le paye plus cher que partout ailleurs, mais ça n'est pas encore suffisant.

PAULINE

Alors, vous voulez que je vous fasse inscrire ?

CATHERINE

Si c'était un effet de votre bonté, madame... Je ne veux pas que ça recommence comme l'hiver dernier.

VALENTIN SALVIAT

Qu'est-ce qui est arrivé, l'hiver dernier ?

CATHERINE

On a vécu trois jours avec deux sous de pommes de terre.

PAULINE

Comment est-il possible que dans une ville comme la nôtre, où la charité est si développée, vous n'avez pas trouvé de secours ?

CATHERINE

Je ne sais pas...

PAULINE

Il y a les œuvres...

CATHERINE

Pas pour moi, madame. C'est pourquoi je demande aujourd'hui à madame... Je sais bien que c'est un passe-droit.

VALENTIN SALVIAT

Expliquez-vous.

CATHERINE

Voilà, monsieur... Évidemment, il y a des secours... Si j'avais eu un enfant sans être mariée... ou si j'étais sortie de prison... je n'en aurais pas manqué... Seulement, moi, je n'avais rien fait. Alors, on ne pouvait pas s'occuper de moi.

PAULINE

On s'occupera de vous, Catherine... On s'occupera de vous...

CATHERINE

Je vous remercie, madame... Bonjour, madame, bonjour, monsieur... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, puis ESCAUDAIN

PAULINE

Je ne sais quoi te dire... Tu dois penser que je t'ai

bien mal servi auprès des pauvres. Je te jure cependant que j'ai fait tout ce que j'ai pu.

VALENTIN SALVIAT

Oui... Mais je te l'ai dit, c'est beaucoup plus difficile qu'on ne croit, d'être bon.

PAULINE

J'ai été dupée... (*Entre Escaudain.*)

ESCAUDAIN

Madame... Je vous dérange...

PAULINE

Non, vous arrivez fort à propos, au contraire ; nous causions, mon frère et moi, — monsieur est M. Escaudain, dont je t'ai parlé, — nous causions de la difficulté qu'il y a à faire la charité... J'ai été volée, Monsieur Escaudain, j'ai été volée par de faux pauvres...

ESCAUDAIN

Ah ! voilà !... Vous, vous voulez faire la charité avec du sentiment ; vous serez toujours refaits. Moi, voyez-vous, j'ai été pendant dix ans administrateur du bureau de bienfaisance ; ça bronze un homme, ça... Je sens les filous d'une lieue... Il est passé, le temps où l'on me fichait dedans.

PAULINE

Comment faites-vous ?

ESCAUDAIN

Je ne sais pas... c'est une question de... une question de flair... Vous autres femmes, vous vous laissez apitoyer... Il faut apporter dans l'exercice de la charité le même sens pratique et le même sang-froid que dans les affaires. Moi qui ai fait ma fortune dans le commerce... Tenez, vous avez encore des clients — je les appelle mes

clients — vous avez encore des clients dans votre anti-chambre. Voulez-vous que je les reçoive devant vous ? Vous allez voir.

PAULINE

Très volontiers.

ESCAUDAIN, *désignant la table de gauche.*

Il faut que je me mette là.

PAULINE

Pourquoi ?

ESCAUDAIN

Il faut toujours avoir un bureau... une table entre soi et les clients... ça préserve des contacts et ça leur impose le respect. *(Riant.)* Ah ! ah ! ah ! C'est un de mes trucs ! *(Il s'installe.)* Maintenant, vous pouvez faire entrer. *(Pauline va à la porte du fond. Entre une pauvre, Rosa Magloire.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSA MAGLOIRE

ESCAUDAIN

Avancez. Votre nom... vos prénoms... votre adresse.

ROSA

Femme Magloire, Rosa... Cité Ménard, 14.

ESCAUDAIN, *après avoir écrit.*

Mariée ?

ROSA

Oui, monsieur.

ESCAUDAIN

Vous désirez ?

ROSA

Un petit secours... J'ai un enfant malade.

ESCAUDAIN

Envoyez-le à l'hôpital. Les hôpitaux ne sont pas faits pour les chiens. Après ?

ROSA

Je suis très malheureuse.

ESCAUDAIN

Oui. (*Insinuant.*) Vous avez beaucoup de mal à élever vos enfants ?

ROSA

Oui, monsieur.

ESCAUDAIN, *fausse bonhomie.*

Vous travaillez beaucoup et, lorsqu'il rentre saoul, votre mari vous bat ?

ROSA

Oui, monsieur.

ESCAUDAIN

Eh bien, vous pouvez vous en aller, ma bonne femme ; nous ne pouvons rien pour vous. Si nous vous donnions un secours, c'est le marchand de vins qui en profiterait. Nous ne protégeons pas l'alcoolisme. Quand votre mari ne se saoulera plus, vous pourrez revenir. A un autre.
Rosa sort.)

SCÈNE VIII

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, ESCAUDAIN,
puis MICHEL MOUTIER

ESCAUDAIN, *riant.*

Ah ! ah ! Ça n'a pas été long, hein ?... Vous avez vu comme je l'ai retournée... Voyons celui-ci. (*Entre Michel Moutier, proprement mis.*)

MICHEL

Bonjour, monsieur.

ESCAUDAIN

Avancez. Nom, prénoms, adresse...

MICHEL

Montier, Michel, 22, rue Basse.

ESCAUDAIN

Vous désirez ?

MICHEL

Un secours.

ESCAUDAIN

Vous êtes un amateur, vous ?

MICHEL

Monsieur ?

ESCAUDAIN

Vous n'êtes pas un professionnel, quoi ! C'est la première fois que vous mendiez ?

MICHEL

Presque.

ESCAUDAIN, *à Pauline et Salviat.*

Vous voyez : je ne m'y trompe pas. (*à Michel.*) Si vous étiez un professionnel, vous ne seriez pas venu avec un paletot sur lequel on prêterait trois francs au Mont-de-Piété, ni avec une alliance sur laquelle vous auriez facilement cent sous. Nous ne pouvons secourir que les tout à fait pauvres. Mille regrets, monsieur.

MICHEL

Mais, monsieur,.. cette alliance...

ESCAUDAIN

Je vous demande pardon, il y en a d'autres qui

attendent. Bonjour, monsieur. Au suivant. (*Michel sort. Entre Léon Chenu.*)

SCÈNE IX

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, ESCAUDAIN,
LÉON CHENU

ESCAUDAIN

Avancez. Nom, prénoms, adresse.

LÉON

Léon Chenu.

ESCAUDAIN

Adresse.

LÉON

Je n'en ai pas. On peut m'écrire 4, impasse Benoît. Mon ancienne propriétaire, qui a gardé mes meubles en paiement, veut bien me remettre mes lettres.

ESCAUDAIN, *en écrivant.*

Vous voulez un secours ?

LÉON

Non, monsieur, je veux du travail.

ESCAUDAIN. *Rire.*

Ah ! ah ! Vous voulez du travail... Eh bien, on vous en donnera, mon ami... Veuillez prendre la peine d'aller à cette adresse... Bonjour... (*Léon sort.*) A un autre ! (*Pauline sonne.*)

PAULINE *au domestique.*

Y a-t-il encore quelqu'un ?

LE DOMESTIQUE

Mademoiselle Clara.

PAULINE

Dites-lui que je ne veux pas la voir.

LE DOMESTIQUE

Bien, madame.

SCÈNE X

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, ESCAUDAIN

PAULINE, *revenant.*

Il n'y a plus personne.

ESCAUDAIN. *Rire.*

Hé ! hé ! Ça n'a pas été long, hein ?

VALENTIN SALVIAT, *se contenant.*

Mes compliments... Et qu'est-ce que vous allez lui faire faire, à celui-là à qui vous avez promis du travail ?

ESCAUDAIN

Ah ! ça, c'est un de mes bons petits trucs. C'est l'assistance par le travail... à ma manière. Je l'ai envoyé chez moi, avec une carte spéciale que le domestique reconnaîtra. Il y a une pompe dans mon jardin... On invite l'homme qui demande du travail à pomper pendant une heure...

VALENTIN SALVIAT

Qu'est-ce que vous faites de toute cette eau-là ?

ESCAUDAIN

Rien... elle s'écoule dans le ruisseau... Quand l'homme a pompé pendant une heure, on lui donne dix sous... Croiriez-vous, monsieur, qu'il y en a un qui, pour récompense... Savez-vous ce qu'il a fait ? Quand il a eu pompé pendant une heure et empoché ses dix sous, il a pris un seau qui se trouvait là, il l'a empli et l'a

jeté à la volée dans la cuisine, sur le fourneau où se préparaient les plats pour mon déjeuner, en disant à la bonne : « Tenez... au moins, l'eau que j'ai pompée servira à quelque chose !... » Oui, monsieur, il y en a qui m'ont injurié.

VALENTIN SALVIAT

Ça ne m'étonne pas !

ESCAUDAIN

Depuis ce temps, c'est toujours mon domestique qui est chargé de les recevoir... Mais, monsieur, si on ne les tenait pas, on ne sait pas ce qui arriverait. Tous ces gens-là sont des fainéants... Tenez, un fait entre mille... Un jour de l'hiver dernier, il y avait, dans les rues, de la neige haut comme ça, et la municipalité prétendait qu'elle manquait de bras pour l'enlever. Je suis allé dans la première église venue ; j'ai trouvé là une dizaine de lascars qui se chauffaient sur les bouches de chaleur. Je leur ai proposé d'aller enlever les neiges. Vous croyez qu'il y en a un qui a bougé ? Pas un. Tous ont préféré rester là bien tranquillement au chaud. On devrait leur interdire l'entrée des églises...

VALENTIN SALVIAT, *de loin,*

Pauline...

PAULINE, *allant à lui,*

Qu'est-ce qu'il y a ?

VALENTIN SALVIAT

Veux-tu dire poliment à ce monsieur de s'en aller ? parce que, si je l'entends encore pendant deux minutes, je ne répons plus de moi... ni de lui.

PAULINE

Parfaitement. (*A Escaudain.*) Mon frère se trouve su-

bitement indisposé, monsieur ; il vous serait reconnaissant de...

ESCAUDAIN

Oh ! ce pauvre monsieur ! (*Il fait un pas vers lui. Pauline l'arrête.*) Je veux lui serrer la main.

PAULINE

Non... Quand il est ainsi, il ne peut voir personne...

ESCAUDAIN

Très bien, très bien. C'est nerveux... J'enverrai prendre de ses nouvelles... Allons, au revoir, madame, et profitez de mes conseils. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

PAULINE, VALENTIN SALVIAT

VALENTIN SALVIAT, *se levant dès que Escaudain est parti.*

Ah ! le pleutre ! Ah ! le goujat ! Et il croit faire la charité ! Il a laissé là les noms et les adresses de ses « clients », comme il dit... Tu leur enverras cent francs à chacun, de ma part... Un bienfaiteur comme ça, ça me ferait aimer les carottiers ! Eh bien ! tu sais, Pauline, laisse-toi voler, laisse-toi voler mille fois par de faux pauvres plutôt que de t'exposer à faire subir de pareilles humiliations à un seul vrai malheureux !... Ouf !...

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame, ce sont mesdames les présidentes.

PAULINE

Une minute.

VALENTIN SALVIAT

Les présidentes, je me sauve. Quand elles seront parties, je reviendrai te voir et je te dirai la réponse de Georgette.

PAULINE

Bien. *(Il sort.)*

SCÈNE XII

PAULINE, MESDAMES PECQUET, GUERLOT,
RONCHERONNES, AUBIGNY, PAILLENCOURT

PAULINE, *au domestique.*

Faites entrer. Vous apporterez le vin d'Espagne et les gâteaux. *Entrent mesdames Pecquet, Guerlot, Roncheronnes, Aubigny et Pailencourt. Mesdames Pecquet et Guerlot les premières, en se donnant le bras.)*

MADAME PECQUET

Nous avons tenu à venir nous excuser ainsi... Vous voyez...

MADAME GUERLOT

• Tout est oublié.

MADAME AUBIGNY

Oh! ma chère amie, que d'excuses!

MADAME RONCHERONNES

Nous sommes confuses, chère madame.

MADAME PAILLENCOURT

Si vous saviez combien je suis navrée!

MADAME PECQUET

Dites que vous nous pardonnez...

MADAME GUERLOT

Nous étions honteuses, vous savez, honteuses...

ENSEMBLE

PAULINE

Vous êtes trop aimables de vous être dérangées...

MADAME PAILLENCOURT

Nous avons eu hier une réunion chez madame Le Catelier, et nous avons juré d'être bonnes... mais bonnes!...

MADAME AUBIGNY

Et nous tiendrons notre promesse.

MADAME RONCHERONNES

Nous guettons une occasion de nous signaler.

PAULINE

Elle viendra. Asseyez-vous.

MADAME PECQUET

Depuis cette affreuse scène, je ne puis parvenir à me ressaisir complètement.

MADAME GUERLOT

N'en parlons plus.

PAULINE

Un petit gâteau. (*Service. Petit papotage.*)

MADAME AUBIGNY

Et la caisse des secours immédiats?

TOUTES

Ah! oui... Avez-vous des nouvelles?... Avez-vous parlé à votre frère?

PAULINE

Je lui en ai parlé, mais je ne puis vous donner encore une réponse définitive.

MADAME PAILLENCOURT

Vous avez bon espoir?

PAULINE

Très bon. (*Entre Routot.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ROUTOT

ROUTOT

Bonjour la société. (*A Pauline.*) Mande pardon, madame, je cherche le patron.

PAULINE

Il est en conférence avec l'ingénieur.

ROUTOT

Bien, madame. (*Il va pour sortir.*)

PAULINE

Mais comment se fait-il que vous soyez endimanché. Vous ne travaillez pas, aujourd'hui ?

ROUTOT

Non. Nous sommes cinq... des délégués.

PAULINE

Des délégués?...

ROUTOT

Oui. On est envoyé par les camarades pour lui demander quelque chose... de reprendre Lecoucheux... On va l'attendre dans le jardin.

PAULINE

Mais il pleut... Rentrez dans le bureau, au moins

MADAME PAILLENCOURT

Attendez... madame Landrecy!... *A ses amis.* La voilà, l'occasion d'être bonnes...

TOUTES

Oui, oui...

MADAME PAILLENCOURT

Il faut les faire entrer ici et leur offrir un rafraîchissement... (A *Pauline*.) Voulez-vous ?

PAULINE, hésitante.

Vraiment...

MADAME PAILLENCOURT

Mais si... mais si... Nous trinquerons avec eux.

TOUTES

C'est cela, c'est cela.

PAULINE

Vous le voulez ?

TOUTES

Oui, oui, ce sera amusant ! *(Pauline parle bas à Routot qui sort ensuite.)*

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PARDIGON, MANDOUL, ROUTOT, CHATEL
et PLUVINAGE

MADAME AUBIGNY

On ne saurait être trop bonnes pour le peuple.

MADAME GUERLOT

C'est vrai.

MADAME PAILLENCOURT

D'ailleurs, le peuple est beaucoup meilleur qu'on ne le croit. Ainsi, vous allez voir, ceux-là, je suis certaine...

PAULINE

Et pourtant il y a des socialistes, parmi eux.

MADAME RONCHERONNES

Vraiment... Et un anarchiste, y a-t-il un anarchiste?

PAULINE

Je crois que oui.

MADAME PAILLENCOURT, à sa voisine.

Oh! ma chère, vous n'avez pas peur?...

MADAME AUBIGNY, à Pauline.

Vous nous le montrerez...

MADAME PECQUET

Je n'en ai jamais vu, moi! Et vous?

MADAME GUERLOT

Moi non plus. Voilà ce que c'est que de vivre en province : on n'est au courant de rien.

PAULINE

Chut. Les voici. (*Entrent Pluvinage, Mandoul, Routot, Chatel et Pardigon. Les dames se sont placées au premier plan à droite et dévisagent les ouvriers — en paletot — qui saluent, gênés, et descendent au premier plan à gauche.*)

MANDOUL, à mi-voix.

Mince de chic! On nous fait rien d'honneur.

PLUVINAGE

Espèce de moule! Tu ne vois donc pas qu'on nous montre comme des bêtes curieuses.

MADAME PAILLENCOURT, à mi-voix.

Où est-il, l'anarchiste?

MADAME PECQUET

Je ne sais pas... ça doit être ce petit sec qui se cache derrière les autres.

MADAME GUERLOT

Oh ! je ne crois pas... c'est plutôt le grand...

MADAME AUBIGNY

Tout de même, je n'aimerais pas les rencontrer le soir au coin d'un bois.

MADAME PECQUET

Oh ! ma chère, rien que d'y penser, ça me rend malade.

PAULINE, aux ouvriers.

Noas avons su, messieurs, que vous veniez causer avec mon mari, et nous n'avons pas voulu vous laisser passer aussi près sans vous prier d'accepter un verre de vin. *(Elle revient vers ses amis. Bas.)* Il faut aller le leur verser.

MADAME AUBIGNY

Oh ! moi, je n'oserai jamais.

MADAME BONCHERONNES

Moi non plus. Allez-y, vous, madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT

Je me risque. *(Elle va au fond chercher le plateau.)*

ROUTOT, à son voisin.

Et tu sais, mon vieux, ça ne sera pas du cacheté à seize.

PLUVINAGE

Faut-il qu'ils aient besoin de nous, pour être aimables comme ça !

CHATEL

Dis donc... si a veut, la petite blonde j'divorce d'avec la mienne... Et toi, t'en pines pas ?

PARDIGON

Pour sûr que non. C'est tout peinturé et trafiqué.

MADAME PECQUET

J'ai envie d'y aller tout de même. *(Elle prend un verre et va le porter à Pluvinage qui n'en avait pas.)* Tenez, mon ami... Vous devez trouver ces verres bien petits. *(Elle recient.)*

PLUVINAGE, *bas.*

Y a qu'à en donner des plus grands. Doit pas en manquer.

PAULINE, *bas à ses amis.*

Venez trinquer.

MADAME AUBIGNY

Il faut aller trinquer ?

LES AUTRES

Mais oui... mais oui... *(Elles y vont, se gardant de trop approcher, avec des « A votre santé, mon ami ! » Elles ne boivent pas. Les ouvriers remettent leurs verres sur le plateau que leur présente madame Paillencourt.)*

PARDIGON, à Chatel.

T'as pas eu de gâteau, toi ?

CHATEL

Si. J'ai mis dans ma poche, pour le gosse, ce soir.

PLUVINAGE

Ah ! malheur !

CHATEL

Quoi ? Pardigon dit qu'e'est tout des dames de charité.

PLUVINAGE

La charité... J'aime pas ça.

CHATEL

T'aimes pas ça... pourquoi ?

PLUVINAGE

C'est comme les gâteaux : ça trompe la faim et ça ne nourrit pas.

CHATEL

Ça donne toujours un soulagement.

PLUVINAGE

Qu'ils gardent donc leur charité... et qu'ils nous donnent seulement un peu de justice... On y gagnera. *Le domestique va dire un mot à l'oreille de Pauline.*

PAULINE

Mes amis, mon mari ne fait dire qu'il vous attend dans son bureau.

PLUVINAGE

Allons-nous-en, on nous a assez vus. *(Les ouvriers sortent par la gauche. Salutations de part et d'autres.)*

SCÈNE XV

PAULINE, MESDAMES PECQUET, GUERLOT, PAILLENCOURT, AUBIGNY, RONCHERONNES, puis M. PECQUET

MADAME PECQUET

Eh bien, je suis certaine que si tout le monde agissait comme nous, ça ferait beaucoup pour la question sociale.

MADAME AUBIGNY, à madame Pailencourt.

Je vous félicite, ma chère ; vous avez été admirable.

MADAME PAILLENCOURT *(Gousse modeste)*.

Je n'ai fait que mon devoir.

MADAME GUERLOT

Si nous profitons que nous sommes ensemble pour dire un mot du Bal des Suicidés de la rue aux Juifs ? L'adoption collective de la petite est une idée admirable. Notre orpheline passera trois mois dans chacune de nos œuvres. On ne pouvait trouver mieux.

MADAME AUBIGNY

N'est-ce pas ?

MADAME PECQUET

L'idée est de moi ; j'aime à le rappeler. *Entre M. Pecquet.*

M. PECQUET

Euh ! *Rire.* Enchanté de vous voir, moi.

MADAME PECQUET, *allant à lui.*

Qu'y a-t-il ? *Il lui parle bas.*

M. PECQUET

Je puis m'en aller ?

MADAME PECQUET

Oui.

M. PECQUET

Mesdames... *(Il sort.)*

MADAME PECQUET

Eh bien, pour une nouvelle, voilà une nouvelle... et pas drôle !

PLUSIEURS VOIX

Quoi donc ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME PECQUET

C'est trop fort. *Un temps.* — *A pleine voix.* On nous a chipé notre orpheline ! *Cri général d'indignation.* Vite... vite... Il n'y a pas une minute à perdre...

Madame Guerlot, venez-vous avec moi à la mairie?...
Il faut que nous sachions...

MADAME GUERLOT

Vous avez raison.

MADAME PECQUET

Madame Paillencourt et madame Roncheronnes iront
prévenir madame Le Catelier... et madame Aubigny
passera rue aux Juifs.

TOUTES

Oui... oui...

MADAME PECQUET, à *Pauline*.

Au revoir, ma chère madame... Vous nous excusez?
Nous pouvons toujours partir contentes, nous avons
fait une bonne action.

PAULINE

Au revoir.

SCÈNE XVI

PAULINE, *seule*. puis VALENTIN SALVIAT

VALENTIN SALVIAT, *entrant furieux*.

Il était temps qu'elles s'en aillent... Je l'ai vue, made-
moiselle Georgette.

PAULINE

Eh bien?

VALENTIN SALVIAT

Eh bien, c'est non, parbleu!

PAULINE

Quelle raison t'a-t-elle donnée?

VALENTIN SALVIAT

Il paraît qu'elle est fiancée ! Allons, j'ai fait une fameuse bêtise, moi, le jour où je suis venu ici !

PAULINE

Qu'est-ce que tu dis ?

VALENTIN SALVIAT

Je dis que j'aurais mieux fait de rester en Afrique, plutôt que de venir me faire moquer de moi par une gamine, et faire servir mon argent à vos utopies. *Sur un geste de Pauline.* Oui, mon argent, oui, j'en parle, au risque de faire lever tes épaules.

PAULINE

Ce n'est pas bien, ce que tu fais là.

VALENTIN SALVIAT

D'accord. Mais je ne suis pas un saint et j'ai l'habitude de voir tout céder devant moi... Je suis un tyran, un despote... tout ce que tu voudras... J'ai rapporté ça d'Afrique... avec mon argent.

PAULINE

Je t'en prie, Valentin, ne parle pas avec cette passion. La colère te fait dire des choses que tu regretteras.

VALENTIN SALVIAT

Je ne les regretterai pas longtemps.

PAULINE

Pourquoi ?

VALENTIN SALVIAT

Pourquoi ? Parce que je pars. Parce que je retourne là-bas, loin des dames patronnesses et des jeunes filles à marier !

PAULINE

Tu ne parles pas sérieusement.

VALENTIN SALVIAT

Avec ça que j'ai l'air de rire !

PAULINE

L'usine...

VALENTIN SALVIAT

J'en suis désolé : l'usine marchera sans moi, si elle peut..

PAULINE

Nos œuvres...

VALENTIN SALVIAT

Les œuvres seront comme l'usine.

PAULINE

Et les pauvres... ces pauvres qui comptent sur toi...

VALENTIN SALVIAT

Tu les enverras à M. Escudain. Il t'en débarrassera. Et puis, en voilà assez, n'est-ce pas ?

PAULINE

Il n'est pas possible que tu fasses cela.

VALENTIN SALVIAT

Je me gênerai. Sais-tu où je vais, de ce pas ?... chez mon banquier arrêter mes comptes... Cette demoiselle... Elle est fiancée !... A quelque imbécile qui ne l'aime pas !...

PAULINE

Elle est libre.

VALENTIN SALVIAT

Elle est libre ? Elle est libre de faire mon malheur... Oui, mon malheur, car mes cris sont des cris de souffrance plus encore que de colère ! J'ai eu, depuis que je suis un homme, bien des jours de misère et des moments d'atroce désespoir... Mes yeux restaient secs,

cependant... Mais là, tout à l'heure, je l'ai fuie, cette enfant cruelle, je l'ai fuie, parce que j'allais éclater en sanglots... Ah! tiens! je laisse ici le repos et le bonheur de toute ma vie! Je m'en vais... je m'en vais... parce que j'étouffe... j'ai besoin de pleurer...
(Il sort en sanglotant.)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LANDRECY, PLUVINAGE, MANDOUL, ROUTOT
CHATEL, PARDIGON

LANDRECY

Asseyez-vous... (*On s'installe.*) Vous savez que notre dernière réunion n'a pu aboutir parce que vous n'aviez pas pleins pouvoirs de la part de vos camarades. Les avez-vous, cette fois ?

PLUVINAGE

Nous les avons.

LANDRECY

Complets ? Vous pouvez ici, séance tenante, décider qu'on cessera ou qu'on continuera le travail ?

CHATEL

Oui, monsieur.

LANDRECY

Eh bien, je vous écoute. Qu'exigez-vous ?

PLUVINAGE

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

PARDIGON

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

LANDRECY

Vous savez qu'il est incapable de travailler.

PARDIGON

Il n'est pas incapable de travailler.

LANDRECY

J'entends bien. Il n'est pas estropié, mais il ne sait pas son métier. Vous le reconnaissez ?

ROUTOT

Ça... il est plutôt maladroit.

LANDRECY

Eh bien ?...

MANDOU L

C'est un brave homme.

LANDRECY

J'en conviens.

PARDIGON

Alors...

LANDRECY

Ça ne suffit pas.

PLUVINAGE

Tous les hommes sont égaux. Tout homme a droit au travail.

LANDRECY

Tout homme a droit au travail, soit ; mais à un travail qu'il est capable de faire.

CHATEL

Ça, c'est vrai.

LANDRECY, à Pluvinage.

N'est-ce pas votre avis, Pluvinage ?...

PLUVINAGE

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

LANDRECY

Il est mauvais ouvrier et il occupe la place d'un bon.
Est-ce juste ?

PARDIGON

On a tous le droit au travail. Le travail, c'est la dignité du peuple. Si vous enlevez à un ouvrier le droit au travail, vous lui enlevez sa dignité.

LANDRECY

Je ne lui enlève pas le droit au travail. Qu'il aille travailler autre part, à un travail qu'il puisse faire, encore une fois. Voyons, il ne viendrait jamais à l'idée de prendre un manchot pour être homme d'équipe.

PLUVINAGE

C'est pas sa faute, s'il est manchot. C'est pas la faute à Lecourcheux, s'il est bête.

MANDOUL

C'est vrai, c'est pas sa faute.

PARDIGON

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

LANDRECY

C'est pas la faute non plus aux culs-de-jatte s'ils sont culs-de-jatte... Pourtant vous ne songerez pas à en faire des velocipédistes, que diable ! (*Routot, Chatel et Mandoul rient.*)

ROUTOT

Ça, c'est vrai.

PLUVINAGE

C'est pas un argument sérieux. Voyons, qu'est-ce que ça peut vous faire de reprendre Lecourcheux ? Vous ne vous ruinerez pas.

LANDRECY

Non. Mais j'ai dit que je ne le reprendrais pas, et je ne veux pas céder à vos menaces.

CHATEL

Si nous avons tort, soyez plus raisonnable que nous, puisque vous êtes plus savant ; et comme on ne vous demande rien d'impossible...

LANDRECY

Je suis fermement décidé à ne pas reprendre Lecourcheux. Réfléchissez. (*Il prend un cigare et l'allume pendant ce qui suit.*) Je suppose que vous vous mettiez en grève. Qu'arrivera-t-il ! Est-ce que cela procurera du travail à Lecourcheux ? Non ! — Non seulement vous n'aurez pas réussi à lui en donner, mais encore vous en aurez enlevé à deux cents de vos camarades. Voyons, Chatel, vous qui êtes raisonnable, est-ce vrai ?

CHATEL

Ça, c'est vrai.

LANDRECY

Est-ce vrai, Routot ?

ROUTOT

Oui.

PLUVINAGE

Nous avons le droit de nous mettre en grève. Nous voulons user de nos droits.

LANDRECY

Usez-en à propos... Allons... vous avez compris qu'il m'était impossible de vous céder. Tenez, je vous promets formellement de m'occuper de Lecourcheux et de lui trouver un travail à sa convenance.

PARDIGON

Oui, mais quand ? La semaine des quatre jeudis !

LANDRECY

Le plus tôt que je pourrai. Et je m'engage à lui donner trois francs par jour jusqu'à ce qu'il soit embauché.

ROUTOT

Ça change la question.

LANDRECY. *Silence.*

Eh bien... nous sommes d'accord ?

PARDIGON

Faut que nous nous consultations. On viendra vous rendre réponse.

LANDRECY

Ah ! non ! Vous comprenez bien que je ne puis pas attendre indéfiniment. J'ai besoin d'avoir une solution.

PARDIGON

Faut nous consulter.

LANDRECY

Eh bien, consultez-vous ici... Je m'en vais dans la pièce voisine.

PLUVINAGE

Faut que nous nous consultations... librement.

LANDRECY

Vous avez peur que j'écoute aux portes ?... (*Soupir.*)
Allons ! je vais là, dans le jardin. Quand vous aurez fini, vous n'aurez qu'à ouvrir cette fenêtre et à m'appeler. (*Il sort.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LANDRECY. *Un silence.*

MANDOUL

Alors, faut nous consulter.

PARDIGON

Consultons-nous.

PLUVINAGE

Qui est-ce qui donne son avis ? *(Silence.)*

CHATEL

Moi... Il me semble...

PLUVINAGE

Il te semble quoi ?...

CHATEL

Eh bien...

PLUVINAGE

T'es pour le patron ?

CHATEL

Pas du tout.

PLUVINAGE

Avec ça ! Tu lui fourrais du « monsieur » gros comme le bras.

CHATEL

C'est pas vrai !

PLUVINAGE

C'est pas vrai ?

PARDIGON

Si, c'est vrai.

CHATEL

Non. Je lui ai dit « citoyen ».

PLUVINAGE

Tais-toi donc, t'as peur de lui.

ROUTOT

Enfin, c'est bête tout de même de se mettre deux cents à rien faire pour soutenir un idiot.

PLUVINAGE

Et la solidarité humaine ?

CHATEL

Ça peut durer longtemps, la grève. Qui est-ce qui nous donnera à boulotter ?

PARDIGON

Dans huit jours, le patron aura cédé.

ROUTOT

Huit jours, c'est huit jours.

PARDIGON

Où peut bien attendre huit jours.

ROUTOT

Hé ! hé !

PARDIGON

C'est-y que t'as pas vingt francs chez toi ?

ROUTOT, *embarrassé.*

Oui, je les ai... certainement... je les ai...

PARDIGON

Alors !...

PLUVINAGE

Qu'est-ce que je dirai, moi, que ma femme est malade depuis trois mois et qu'elle est peut-être en train de passer à l'heure qu'il est ?

ROUTOT

Si il promet de placer Lecourcheux...

PARDIGON

Alors, céder ?

CHATEL

Enfin, faut être juste. Le patron est pas un des plus mauvais. Il a fait bien des choses pour nous.

PLUVINAGE

Pour nous?... Pour lui, oui!

CHATEL

Comment, pour lui?

PLUVINAGE

Parbleu! Nous la connaissons, celle-là. Seulement, toi, on te ferait gober tout ce qu'on voudrait.

CHATEL

On me ferait gober rien du tout... Enfin, le patron...

PLUVINAGE

Mais va donc lui lécher les bottes, au patron... Quand t'es devant lui, t'as l'air d'être son domestique.

CHATEL

Moi, son domestique!

PLUVINAGE

C'est vrai... tu le regardais... pendant qu'il fumait son cigare...

PARDIGNON

Il aurait bien pu nous en offrir un.

CHATEL

Tu ne sais pas ce que tu dis, Pluvinage. Je le regardais, c'est vrai; mais veux-tu que je te dise pourquoi? Parce que j'avais envie de lui faire observer que c'était pas poli de fumer sans nous dire que nous pouvions en faire autant. Ah!...

PLUVINAGE

Pfuu! T'avais envie de lui dire!... Quand y sera rentré, s'il recommence, t'auras encore envie... et tu ne diras rien...

CHATEL

Non, je ne dirai rien, mais je tirerai ma pipe de ma poche et j'en bourrerai une.

PARDIGON

J'te passerai les allumettes.

CHATEL

J'veux bien.

MANDOUL

Avec tout ça, faut se décider.

PARDIGON

Oui.

ROUTOT

C'est très embêtant.

MANDOUL

Du moment qu'y cherchera à faire embaucher Lecourcheux...

PLUVINAGE

C'est pas la même chose.

PARDIGON

On aura l'air d'être des imbéciles et de s'être laissé emberlificoter par le patron.

PLUVINAGE

Et puis, les journaux nous tomberont pas dessus...
Non !

ROUTOT

Les journaux !

PLUVINAGE

Dame !...

ROUTOT

C'est pas eux qui nous donneront du pain.

PARDIGON

Avec ça ! y a des comités à Paris qui soutiennent toutes les grèves.

ROUTOT

Tu crois ?

PARDIGON

T'as qu'à lire les journaux.

PLUVINAGE

Sûr qu'il faudra tout de même se serrer le ventre...

CHATEL

Ça, sûr !...

TOUS

Oui, sûr ! (*Silence.*)

PLUVINAGE

Ça n'empêche pas que les camarades nous traiteront de vendus ou d'idiots si nous cédon.

ROUTOT

Puisqu'ils nous ont donné pleins pouvoirs !...

PLUVINAGE

Ils nous ont donné pleins pouvoirs pour faire la grève, mais pas pour autre chose... Y a un député qui viendra de Paris pour faire une conférence.

CHATEL

De Paris ?

PLUVINAGE

Oui, celui qui n' fait qu' ça.

PARDIGON

Un journal a imprimé que tous les travailleurs de la France avaient les yeux sur nous.

ROUTOT

Alors, on va dire au patron qu'on ne cède pas ?

PLUVINAGE

Dame... c'est toujours la lutte entre le capital et le travail. Le travail, qui est sacré, ne doit jamais céder.

PARDIGON

Sûr. Le jour où tous les travailleurs du monde se diront ça en se donnant la main... Allons ! on est tous d'accord ?

CHATEL

Faut bien.

MANDOUL

Puisqu'on peut pas faire autrement.

PLUVINAGE

J'vas l'appeler, c' coco-là. *(Il va ouvrir la fenêtre et tousser.)* Le v'là qui s'amène. *(Un long silence. Ils réfléchissent, tristement, la tête baissée. Entre Landrecy.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, LANDRECY

LANDRECY

Eh bien ?

PLUVINAGE

Faut reprendre Lecourcheux.

PARDIGON

Oui.

LANDRECY

C'est votre dernier mot ?

PARDIGON

Faut reprendre Lecourcheux.

LANDRECY

Alors, c'est la grève ?

PLUVINAGE

C'est vous qui l'aurez voulue. Tout le monde a le droit au travail.

PARDIGON

Le travail, c'est la dignité du peuple...

LANDRECY

Oui, je sais. Dans ce cas, la fermeté, c'est la dignité du patron. *Il prend un cigare dans la boîte. Tous les ouvriers regardent Chatel.)*

PARDIGON, *lui passant une boîte d'allumettes. A mi-voix.*

Tiens, v'là les allumettes.

CHATEL, *très embarrassé, de même.*

Il l'a pas encore allumé.

PLUVINAGE, *à Chatel, de même.*

Feignant, va !

LANDRECY

C'est bien. Je n'ai plus rien à vous dire. Je me trompe. Je ne veux pas vous laisser partir sans que vous sachiez le résultat de votre conduite. L'usine va être fermée.

PARDIGON

Nous irons travailler autre part.

LANDRECY

Alors, c'est tout le regret que vous en éprouvez ! C'est ainsi que vous m'êtes reconnaissants de tout ce que j'ai fait pour vous ! Ma carrière est brisée. Tout ce que vous trouvez à me répondre c'est que vous irez travailler autre part. Décidément, le peuple ne mérite pas qu'on s'occupe de lui !

PLUVINAGE

Le peuple vaut mieux que vous.

LANDRECY

C'est cela, injuriez-moi : ce sera complet.

PLUVINAGE

Qu'est-ce que vous avez donc fait tant que ça pour nous ?

LANDRECY

Ce que j'ai fait ! Où touche-t-on un salaire aussi élevé ?

PARDIGON

Tiens, parbleu, c'est pas votre argent qui marche !

LANDRECY

Soit. Mais, depuis un an, ai-je cessé de chercher à améliorer votre sort ?

PLUVINAGE

Avec l'argent de l'autre, toujours.

LANDRECY

Et les nuits que j'ai passées ?

PARDIGON

Vous avez travaillé, parce que vous avez voulu réussir.

LANDRECY

Et l'école, pour vos enfants ?

PLUVINAGE

C'est pour empêcher que nous les envoyions ailleurs, où on leur aurait appris autre chose que le respect du patron.

LANDRECY

Et l'école d'apprentissage ?

PARDIGON

L'école d'apprentissage ! C'est pour avoir plus tard de meilleurs ouvriers.

LANDRECY

Et l'économat, qui vous livre les objets de consommation à si bon marché ?

PLUVINAGE

Qui nous dit que vous n'y avez pas encore du bénéfice ?

LANDRECY

Et les maisons que je vous loue, que je vous donne, au bout d'un certain temps ? Y ai-je du bénéfice ?

PLUVINAGE

Ça, non... seulement...

LANDRECY

Seulement ?...

PLUVINAGE

Seulement, on sait bien que les maisons ouvrières, c'est pour mieux nous tenir.

PARDIGON

C'est pour nous avoir mieux sous la main, le jour où il y aurait un coup de torchon.

LANDRECY

Et la crèche ?

PLUVINAGE

Ça, c'est pour être décoré.

LANDRECY

Eh bien, je ne veux pas être décoré, je ne veux pas vous tenir sous ma main, je ne gagne rien sur vous, et tout ce que j'ai fait, c'est parce que le spectacle de votre misère m'avait ému. Cela, je vous le jure !

PLUVINAGE

Tout le monde peut en jurer autant.

LANDRECY

Qu'aurait-il donc fallu faire ?

PLUVINAGE

Mon gosse me raconte quelquefois une histoire qu'on lui apprend à l'école. Il y a ce mot-là :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

LANDRECY

Il faudrait mettre des gants ?

PLUVINAGE

Au contraire. Vous en mettez trop. Quand vous voulez être aimable pour nous, vous avez toujours l'air d'avoir peur de vous salir. Je ne parle pas de vous en particulier, mais de tous les bienfaiteurs. Vous ressemblez aux dames d'hier, chez vous... vous vous rappelez bien... les dames de charité... Elles nous offraient à boire au bout du bras, comme si on avait eu la gale. Quand vous nous donnez quelque chose, vous nous le donnez avec une paire de pincettes. On accepte, parce qu'on a besoin... ça soulage, c'est vrai... mais faut pas nous demander d'la reconnaissance pour ça.

LANDRECY

Vous êtes des orgueilleux, et rien de plus.

PLUVINAGE

Possible.

LANDRECY

C'est bien. *(Il allume machinalement son cigare.)*

PARDIGON, à Chatel, qui avait borbé sa pipe.

Hum !

CHATEL

J' vois bien... j' vois bien !... *(Il se décide à allumer sa pipe.)*

LANDRECY

Je ne vous retiens plus. Au revoir. (*Il descend à droite. Les ouvriers murmurent des salutations.*)

CHATEL, à *Pluinage*, en sortant.

Eh bien, j' l'ai-t'y allumée, ma pipe, hein ?

PARDIGON

Et moi, je lui ai-t'y envoyé ça, hein ? (*Ils sortent en se félicitant. Landrecy, seul, réfléchit douloureusement. Il a ensuite le haussement d'épaules de l'homme désespéré. Entre Pauline.*)

SCÈNE IV

LANDRECY, PAULINE

PAULINE

Eh bien ?

LANDRECY

Eh bien... c'est la grève... Je suis attristé plus que je ne puis te dire. Rien de ce que j'ai fait n'a été compris. Ils ont cru que j'agissais dans mon seul intérêt... Il y a là une injure dont je suis profondément blessé. Je suis découragé pour toute ma vie... Salviat avait raison : entre eux et nous, il y a un mur infranchissable. Ils ne nous comprennent pas et ils suspectent nos meilleures intentions. Ils échappent à notre jugement autant qu'à notre bonté. Nous ne saurons jamais ce qu'il y a derrière leurs fronts étroits, ni dans leurs cœurs rebelles à cette pitié dont ils restent dignes, cependant. Rien n'est navrant, vois-tu, comme de voir repousser la main qu'on tend avec loyauté.

PAULINE. (*Un temps.*)

Moi aussi, je suis découragée pour toute ma vie. Nous

avons eu tort d'entreprendre cette tâche, trop lourde pour nous.

LANDRECY

Je ne me laisse pas abattre... Je continuerai

PAULINE

A quoi bon ?

LANDRECY

A quoi bon !

PAULINE

Et puis, pourras-tu continuer ? Mon frère se rend compte de tout ce qui se passe. Il te forcera à t'arrêter.

LANDRECY

Lui ! Tu te trompes. T'a-t-il parlé à ce sujet ?

PAULINE

Oui.

LANDRECY

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

PAULINE, *qui est près de la fenêtre.*

C'est lui qui te le répétera. Le voici qui vient... Je vous laisse.

LANDRECY

Pourquoi ?... Reste.

PAULINE

Non.

LANDRECY

Si.

PAULINE

Tu le veux ?

LANDRECY

Je t'en prie.

PAULINE

Soit. *(Entre Valentin Salviat, très sombre.)*

SCÈNE V

LANDRECY, PAULINE, VALENTIN SALVIAT

VALENTIN SALVIAT

Je viens vous dire adieu, Landrecy.

LANDRECY

Vous partez ! Qu'est-il arrivé ? Vous êtes tout sombre...
Est-ce qu'il y a un malheur ?

VALENTIN SALVIAT

Non.

LANDRECY

Alors ?...

VALENTIN SALVIAT

Alors... je m'en vais...

LANDRECY

Mais ce n'est pas possible. Vous avez ici des intérêts... j'ai des comptes à vous rendre.

VALENTIN SALVIAT

Vous les rendrez à mon notaire... qui s'occupera avec vous de réaliser l'actif.

LANDRECY

De réaliser l'actif !... Je vous demande formellement une explication, vous me la devez. Est-ce qu'on nous a calomniés auprès de vous ? Croyez-vous que nous avons été des mandataires infidèles ?...

VALENTIN SALVIAT

Il n'y a rien de tout cela. Je vous ai confié des capitaux pour faire une double expérience. Vous l'avez faite très honnêtement, je le reconnais. Il ne me plaît pas de la continuer, voilà tout.

LANDRECY

Vous venez d'apprendre que les ouvriers vont se mettre en grève ?

VALENTIN SALVIAT

Oui.

LANDRECY

Et c'est cela qui vous a fait prendre cette détermination ?

VALENTIN SALVIAT

C'est cela.

LANDRECY

Vous avez le droit de faire ce que vous faites... Vous en avez le droit strict... Je renonce à tout. Je vous rends cette mission que vous m'avez confiée... Je vous la rends... avec la douleur de n'avoir pas su la remplir... Je vous abandonne tout et je vous demande pardon.

VALENTIN SALVIAT

Adieu... *(Il fait quelques pas vers la porte.)*

LANDRECY

Salviat !... Écoutez !... Non... il ne faut pas que tout cela soit perdu. Je n'ai, avec mes ouvriers, qu'un léger différend... Je céderai. Il en coûtera à mon amour-propre, mais cela ne fait rien. Je céderai.

VALENTIN SALVIAT

Cela vous regarde. Moi pas.

LANDRECY, *abasourdi.*

Ah !... vous pas... Alors... c'est bien.

PAULINE, *à son frère.*

Tu sais que ton départ nous ruine...

LANDRECY, *fier, à Pauline.*

Nous n'avions *rien* à nous : le départ de monsieur Salviat ne nous enlève *rien*... Nous serons demain ce que nous étions avant son arrivée, ni plus riches ni plus pauvres. Cela, Pauline, nous intéresse tous les deux, mais cela n'intéresse que nous deux. En voilà assez.

PAULINE, *à Landrecy.*

Tu as raison... (*A Salviat.*) Que tu nous abandonnes, nous, c'est mal. Mais, peut-être, tu peux avoir une excuse. Ce que je ne saurais admettre, c'est que tu rendes les pauvres responsables de faits auxquels ils sont étrangers.

VALENTIN SALVIAT

Tranquillise-toi, ma sœur. Les pauvres, les vrais pauvres, ne s'en trouveront ni mieux, ni pire.

PAULINE

Et s'il en est qui meurent de faim, peu t'importe, n'est-ce pas ?

VALENTIN SALVIAT

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Vois-tu, Pauline, depuis que tu joues à la bienfaitrice, je me suis renseigné, j'ai consulté beaucoup d'ouvrages sur la charité.

PAULINE

Qu'y as-tu appris ?

VALENTIN SALVIAT

Qu'au point de vue général même, il vaut mieux que je parte.

PAULINE

Parce que ?

VALENTIN SALVIAT

Parce que l'argent que tu gaspillais, c'était de l'argent volé au travail. Tu n'as pas lu Stuart Mill ?

PAULINE

Oh ! je sais ! Il y a, dans les philosophes, des excuses pour toutes les mauvaises actions.

VALENTIN SALVIAT, *s'animant.*

Mauvaises actions... Ah çà ! tu crois donc en avoir fait beaucoup de bonnes, toi, depuis un an ?

PAULINE

Sans doute.

VALENTIN SALVIAT

Tu te trompes. Je suis désolé de te le dire, mais tu te trompes. J'aurais voulu, à la fin de cette expérience, vous éviter, à tous les deux, l'humiliation d'en récapituler les résultats ; puisque tu y tiens, comptons. Je dis que ta charité, aveugle, maladroite, brouillonne, a fait plus de mal que de bien... Voyons, parlons-en. Où sont-ils, les gens que tu as secourus ? Est-ce le régénéré en ribotte, qui n'avait jamais été condamné et qui s'était paré d'un faux casier judiciaire pour mériter votre bienveillance ? Est-ce ta bonne, ton ancienne bonne, que tu as jetée dans le vice parce que ta bonté t'interdisait de lui faire une observation et qui n'a plus trouvé à se placer en sortant de chez toi ? — Est-ce ton ouvrière, dont ta charité désordonnée a fait une mendiante ? Où sont-ils les résultats ? Ah ! pardon ! — Il y en a un : pendant que vous soulagiez de faux voleurs, vous refusiez un secours à une femme qui s'est suicidée avec ses enfants ! Votre charité sans discernement a causé plus de mal que de bien. Cette charité-là augmente le nombre des mendiants sans diminuer celui des pauvres.

LANDRECY

Peut-être, en effet, les efforts de Pauline ont été inu-

tiles, mais elle n'a pas moins le mérite de les avoir tentés.

VALENTIN SALVIAT

Le mérite ! Le mérite ! — Alors, vous croyez avoir eu du mérite, l'un et l'autre, depuis un an ?

LANDRECY

Ce n'est pas notre faute si nous n'avons rencontré que des ingrats.

VALENTIN SALVIAT

Enfin, le voilà donc prononcé le mot que j'attendais, le grand mot : les ingrats !... Alors, quand vous croyez avoir été bons, à votre avis, on vous doit de la reconnaissance ? Ah ! vous donnez dix sous, cent sous, et il faut qu'on vous rembourse cette dette par des années de dévouement et d'admiration ; vous donnez du métal et vous voulez qu'on vous rende de l'amour ! Vous n'êtes pas dégoûtés, mes gaillards, et vous ne perdriez pas au change ! Pour vous, pour vous tous, les bienfaiteurs, la reconnaissance est une dette ; si on ne vous l'acquitte pas, il vous semble qu'on vous vole quelque chose. Mais, alors ! vous n'avez donc donné que pour recevoir ? Et s'il en est ainsi, je me demande où est votre bonté ! — Adieu ! (*Il va pour sortir. Entre Georgette.*)

GEORGETTE

Monsieur Valentin Salviat, je voudrais causer seule avec vous.

VALENTIN SALVIAT

Avec moi !...

GEORGETTE, à Landrecy.

Tu le permets ? (*Hésitation de Landrecy.*) Je t'en prie...
(*A Pauline.*) Je t'en prie...

PAULINE

Oui... *A son mari.* Viens, Robert. Laissons-la.

LANDRECY

Que vas-tu faire, Georgette ?

GEORGETTE

Un peu de bien, peut-être. *Pauline et Landrecy sortent par la droite.*

SCÈNE VI

GEORGETTE, VALENTIN SALVIAT

GEORGETTE

Si vous le voulez encore, monsieur, je suis prête à devenir votre femme.

VALENTIN SALVIAT, *après un grand silence, très troublé.*
Comment dites-vous ?

GEORGETTE

Je suis prête à devenir votre femme.

VALENTIN SALVIAT, *après un nouveau silence et sous le coup de la plus vive émotion.*

Georgette... *D'une voix étranglée.* Vous ne vous moquez pas de moi, au moins ?

GEORGETTE

Non.

VALENTIN SALVIAT, *à mi-voix.*

Ah ! *Il veut lui prendre les mains. Instinctivement, elle les retire d'abord, puis elle les lui abandonne. — Longue scène muette. Salviat la regarde fixement. Elle soutient son regard pendant un moment, puis elle baisse les yeux. Leurs mains se dénouent et retombent. Salviat passe sa main sur son front : il fait un violent effort sur lui-même*

et prend une physionomie souriante, indifférente presque. Georgette, chancelante, s'est assise auprès de la table.)

VALENTIN SALVIAT

Ce que vous me dites, mon enfant, me cause une joie profonde; mais comment avez-vous changé si complètement d'avis?

GEORGETTE

J'ai réfléchi.

VALENTIN SALVIAT

Seule?

GEORGETTE

Seule.

VALENTIN SALVIAT

La décision que vous avez prise est-elle irrévocable?

GEORGETTE

Irrévocable.

VALENTIN SALVIAT

Vous m'aimez?

GEORGETTE

J'ai pour vous une grande estime, un grand respect...

VALENTIN SALVIAT, *doucement.*

Ce n'est pas de l'amour...

GEORGETTE

.....

VALENTIN SALVIAT

Mais l'amour peut venir. Cependant vous êtes loyale et vous comprenez, n'est-ce pas, que ce serait une trahison que d'aimer un homme et d'en épouser un autre?... Nous nous marierons donc... Vous paraissez triste.

GEORGETTE

Non.

VALENTIN SALVIAT

Puisque vous n'avez pris conseil de personne, puisque vous n'avez subi aucune contrainte, que c'est de votre propre mouvement que vous venez mettre votre main dans la mienne, d'où vient que vous ne semblez pas heureuse ?

GEORGETTE

Je suis heureuse. *Elle parvient à sourire.*

VALENTIN SALVIAT

Vous n'avez rien à me dire ?

GEORGETTE

Non.

VALENTIN SALVIAT

Vraiment ?

GEORGETTE

Vous le savez... J'étais fiancée.

VALENTIN SALVIAT

A qui ?

GEORGETTE

A monsieur Henri Clermont.

VALENTIN SALVIAT

Il avait votre parole ?

GEORGETTE

Oui.

VALENTIN SALVIAT

Il vous l'a rendue ?

GEORGETTE

Oui.

VALENTIN SALVIAT

C'est vous qui la lui avez redemandée ?

GEORGETTE

C'est moi.

VALENTIN SALVIAT

Tout à l'heure ?

GEORGETTE

Tout à l'heure.

VALENTIN SALVIAT

Et... vous ne l'aimez plus ? (*Georgette ne répond pas et pleure. Salviat reprend avec une grande douceur : Et vous ne l'aimez plus ? (La figure cachée dans ses mains, Georgette fait signe que non.)*) Alors, il ne faut pas pleurer.

GEORGETTE

Non. (*Elle essuie ses larmes.*) Je vous demande pardon... mais ce souvenir... je n'ai pu m'empêcher... pardonnez-moi...

VALENTIN SALVIAT

Vous n'avez pas à vous excuser. Votre franche déclaration me rassure tout à fait. Votre refus m'avait tellement chagriné que j'allais partir, retourner en Afrique. Vous le saviez ?

GEORGETTE

Oui.

VALENTIN SALVIAT

Ma sœur vous l'avait dit ?

GEORGETTE

Oui.

VALENTIN SALVIAT

Mais, j'y pense... peut-être ce mariage lui déplaira-t-il ?

GEORGETTE

A elle?... Oh ! non !

VALENTIN SALVIAT

Et à Landrecy ?

GEORGETTE

Je ne sais.

VALENTIN SALVIAT

Il faut maintenant que nous leur annoncions la grande nouvelle.

GEORGETTE

Oui.

VALENTIN SALVIAT

Vous ne regrettez rien ?

GEORGETTE

Rien.

VALENTIN SALVIAT

Alors... Voulez-vous être assez aimable pour aller les chercher ?

GEORGETTE

J'y vais. *Elle sort par la droite.*

SCÈNE VII

VALENTIN SALVIAT, *seul, puis* LANDRECY, PAULINE, GEORGETTE. *Valentin Salviat, seul, se promène de long en large en réfléchissant profondément. Entrent Landrecy, Pauline et Georgette.*

VALENTIN SALVIAT, *à pleine voix.*

Mon cher Landrecy, et toi, ma chère Pauline, regardez cette jeune fille. Voilà une pauvre petite qui ne m'aime pas, qui n'a que de la répulsion pour le vieux barbon que je suis, elle aime un jeune homme qui l'aime et qui est digne d'elle ; eh bien, elle est venue ici, m'offrir sa main parce qu'on lui a dit que si elle ne m'épou-

sait pas, je partirais, que mon départ causerait votre ruine. Elle se sacrifiait non seulement à vous, mais aux pauvres, aux œuvres de charité. Elle sacrifiait sa jeunesse, son bonheur, sa beauté, sa vie tout entière à je ne sais quelle fausse idée du devoir. Je ne veux pas de votre sacrifice, mon enfant, et je plains celui ou celle qui a été assez cruel pour vous le conseiller...

GEORGETTE, *éclatant en sanglots et tombant sur une chaise.*

Mon Dieu ! Mon Dieu !

PAULINE, *à genoux près d'elle.*

Je te demande pardon, Georgette ! Je te demande pardon !... (A son mari.) Oui, Robert, mon frère dit vrai... c'est moi... c'est moi qui l'ai suppliée, qui l'ai poussée à cela. J'étais folle... Je vous demande pardon.

GEORGETTE, *l'embrassant.*

Maman !

LANDRECY

Hélas ! nous n'avons donc fait que semer du malheur autour de nous ?

PAULINE

Hélas ! (Ils sont tous les trois abattus et assis. Valentin Salviat seul est debout.)

VALENTIN SALVIAT

Ne pleurez plus, Georgette, car votre sacrifice n'aura été inutile ni pour vos parents, ni pour les pauvres. Seulement vous méritez d'être grondée très fort, mon enfant, parce que nul n'a le droit de faire ce que vous vouliez faire. Nul n'aurait le droit de se vendre, même si cela devait sauver le genre humain. Oui, vous méritez qu'on vous gronde très fort et vous méritez aussi qu'on se mette à vos genoux. Votre courage m'a troublé comme

je ne l'ai jamais été. Soyez bénie, mon enfant ! Je vous dois de comprendre la bonté. *(Au dehors, une rumeur.)*

LANDRECY, *qui est allé à la fenêtre.*

Ce sont mes ouvriers qui quittent les ateliers.

LES OUVRIERS, *au dehors.*

(Sur l'air de la « Briguedondaine. »)

Landrecy va fair' faillite
 La digue digue dig, la digue digue don,
 Ça n' nous fra pas beaucoup d' peine,
 La Briguedondaine.

Faudra qu' y fass' grève aussi,

Landrecy ! Landrecy !

(Les voix ont commencé au loin, elles se sont rapprochées et elles s'éloignent insensiblement. Tout le monde a écouté, immobile. Un silence.)

LANDRECY, *pleurant.*

Ah ! les malheureux ! Qu'est-ce que je leur ai fait ?..

(A Valentin Salviat. Quelle excuse leur donnerez-vous, à ceux-là ? Je les ai aidés, je leur ai rendu le travail facile, la vie moins dure... Pourquoi donc n'ai-je pas su conquérir un seul de leurs cœurs ?... Pourquoi n'ai-je rien dissipé du malentendu qui nous sépare ?

VALENTIN SALVIAT

Parce qu'ils ne vous ont pas compris.

LANDRECY

Pourquoi n'ai-je pas su me faire comprendre ? Ah ! Pauline ! nos beaux rêves !

PAULINE

Nos beaux rêves !

LANDRECY

Qui donc nous dira pourquoi, malgré nos bonnes vo-

lontes, nous n'avons pas fait véritablement une bonne œuvre?

PAULINE

Pourquoi nous n'avons dissipé aucune haine?... Pourquoi, à nos appels d'amour, aucun cri d'amour n'a répondu?...

LANDRECY

Qui nous le dira? 1

VALENTIN SALVIAT

Quel est donc cet ouvrier qui s'en va là-bas tout seul?

LANDRECY

Tiens!... comment se fait-il qu'il ne soit pas avec les autres?... C'est Pluvinage, un des meneurs...

VALENTIN SALVIAT

Il vient par ici... Non... Il pleure...

LANDRECY

Oui... Pauvre homme... qu'est-ce qu'il a? (*Il ouvre la porte-fenêtre et appelle.*) Pluvinage!...

PLUVINAGE, *du dehors.*

Qu'est-ce que vous me voulez?...

LANDRECY

Entrez...

PLUVINAGE

Non.

VALENTIN SALVIAT

Allons, entre donc, grosse bête; on ne te mangera pas... (*Entre Pluvinage.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PLUVINAGE

LANDRECY

Qu'est-ce que vous avez ? *Pluvinage est sous le coup d'une grande douleur. Il fait tous ses efforts pour ne pas pleurer.*

PLUVINAGE

Rien.

LANDRECY

Qu'est-ce que vous avez ?...

PLUVINAGE

Vous le voyez bien, j'ai de la peine...

LANDRECY

Pourquoi ?

PLUVINAGE, *après un temps, et d'une voix étranglée.*

Ma femme vient de mourir.

LANDRECY

Pauvre diable !... *Un silence.* Et vous êtes sans ressources ?...

PLUVINAGE

Oui.

LANDRECY

Vous... n'avez peut-être pas de quoi la faire enterrer ?

PLUVINAGE

Non.

LANDRECY, *lui donnant un billet.*

Tenez. Est-ce assez ?

PLUVINAGE

Oui. Merci. *Il va pour sortir.*

LANDRECY

Vous devez affreusement souffrir. (*Pluvinage ne veut pas parler pour ne pas éclater et affirme seulement d'un signe de tête. Landrecy est également ému.*) Pourquoi vous retenez-vous de pleurer devant moi?... Je suis donc un ennemi? Allez! ce n'est pas moi qui vous accuserai de faiblesse. Donnez-moi la main... je vous en prie...

PLUVINAGE, *lui prenant la main, après une longue hésitation.*

Alors, c'est donc vrai, que vous êtes un brave homme, vous?... Je vous demande pardon de ce que j'ai dit tantôt... Je ne vous connaissais pas... Voyez-vous, tout le mal vient de là... c'est qu'on ne se connaît pas...

LANDRECY

Oui.

PLUVINAGE

Maintenant, vous savez... vous pouvez compter sur moi... on va reprendre le travail. Ma pauvre femme me reprochait... (*Il ne peut pas continuer et pleure.*)

LANDRECY, *lui posant la main sur l'épaule, à voix basse, très ému.*

Pleurez!

PLUVINAGE, *lui rendant le billet.*

Tenez... reprenez ça... ça me gêne... Reprenez ça...

LANDRECY

Cependant...

PLUVINAGE

Vous ferez ce que vous voudrez... mais je ne pourrais

as emporter de l'argent d'ici, maintenant... Au revoir
erci. (*Poignée de main.*)

SCÈNE IX

VALENTIN SALVIAT, LANDRECY, PAULINE,
GEORGETTE

VALENTIN SALVIAT

Eh bien ? Y voyez-vous clair, à présent, tous les deux ?

LANDRECY

Où... le secret de notre impuissance vient de m'être
révélé. Il tient dans ces quelques mots, Pauline : jus-
qu'ici nous avons manqué de réelle bonté.

PAULINE

J'ai fait la charité, cependant.

VALENTIN SALVIAT

Non, tu as fait l'aumône ; ce n'est pas la même chose.
(*Un temps.*) Malgré tous vos efforts, vous, Landrecy,
vous n'aviez, jusqu'à présent, rien éveillé au cœur du
peuple, parce que le cœur ne comprend que le langage
de l'amour, et, ce langage-là, vous ne l'aviez point
parlé... mais au premier mouvement de vraie charité
que vous avez eu, vous avez désarmé la haine.

LANDRECY

Il faut aimer ceux qu'on veut soulager !

PAULINE

Il faut les aimer et il faut les connaître !

VALENTIN SALVIAT

Le devoir, c'est donc d'enfermer l'aumône dans une
poignée de main. Il faut faire la charité avec discernement.

ment, Pauline ; sinon elle est malfaisante ; il faut la faire avec amour, Landrecy ; sinon, elle est inefficace ! Vous répéterez cela à votre mari, ma chère petite Georgette...

RIDEAU

BIND

DEC 17 1970

PQ Brioux, Eugène
2201 Les bienfaiteurs. 1902.
B5B5
1902

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

